

DANIEL TOSCAN DU PLANTIER et BERTRAND LIECHTI
PRÉSENTENT

ROBIN RENUCCI
LAURENT GRÉVILL

ANNA GALIENA
FLORENCE PERNEL



The poster features a large, soft-focus image of a woman wearing a wide-brimmed straw hat with a floral band. She is looking upwards and to the right, holding a thin pencil or pen near her chin. In the foreground, two men are shown in profile, looking towards each other. The man on the left is older, with thinning hair, and the man on the right is younger. They appear to be sitting at a table with some items on it. The overall tone is warm and artistic.

L'écrivain Public

MISE EN SCÈNE JEAN-FRANÇOIS AMIGUET • SCÉNARIO ET DIALOGUES ANNE GONTHIER

MUSIQUE ORIGINALE WILLIAM SELLER

DIRECTEUR DE PRODUCTION CLAUDE BARNAULT - DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ROBERT ALAZRAKI (A.F.C.) - MONTAGE ELISABETH WÄLCHLI
UNE PRODUCTION ERATO FILMS (FRANCE) ET ZAGORA FILMS (SUISSE) EN COPRODUCTION AVEC LE CENTRE EUROPÉEN CINÉMATOGRAPHIQUE RHÔNE-ALPES
LA SEPT CINÉMA - LA TÉLÉVISION SUISSE ROMANDE - NARCISSUS FILMS (GRECE)

BANDE ORIGINALE DU FILM
COMPACT DISC/CASSETTE
AUVIDIS-TRAVELLING

EN ASSOCIATION AVEC INVESTIMAGE 4 AVEC LA PARTICIPATION DE LA RÉGION RHÔNE-ALPES, DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE
ET DE L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE DU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR SUISSE
AVEC LE SOUTIEN DU FONDUS EURIMAGES DU CONSEIL DE L'EUROPE ET LA PARTICIPATION DE CANAL+

DISTRIBUÉ PAR
GOÛTE D'OR
DISTRIBUTION

TABLE DES MATIERES

PRESSE SUISSE

Le Matin	p 6
Ciné-Feuilles	p 7-8
Le Quotidien Jurassien	p 9
Journal de Genève	p 10
GHI (Genève Home Information)	p 11
Super Léman	p 12
L'Express Neuchâtel	p 13
Le Nouvelliste	p 14
La Suisse	p 15
Vevey Hebdo	p 16
24 Heures	p 17-18
Le Matin	p 19-20
Journal du Jura	p 21-22
L'Illustré	p 23
Journal de Genève	p 24
La Presse Riviera Chablais	p 25-26
L'Hebdo	p 27-28
TV8	p 29
L'Est Vaudois	p 30
????	p 31
Vevey Hebdo	p 32
24 Heures	p 33
Courrier Neuchâtelois	p 34
Le Matin	p 35

LOCARNO

L'Est Vaudois	p 37
24 Heures	p 38
L'Hebdo	p 39
Zoom	p 40
Tages Anzeiger	p 41-42
Züritip (Tages Anzeiger)	p 43

PRESSE FRANCE

Télé-Loisirs	p 45
Le Figaro Magazine	p 46
Le Quotidien de Paris	p 47
La Vie	p 48
Cinéma 93	p 49
L'Événement	p 50
Magazine TAT	p 51
Paris-Normandie	p 52
Le Dauphiné Libéré	p 53
Star Image	p 54
Le Nouvel Observateur	p 55
Le Dauphiné Libéré	p 56
L'Humanité	p 57
Le Monde	p 58
Le Figaro	p 59
Globe	p 60
Ciné-Télé-Revue	p 61

Biba	p 62
Lyon Matin - Le Progrès	p 63
Figaro - Rhône Alpes	p 64

PRESSE SUISSE

L'écrit du cœur!

L'écrivain public



Par
Patrick Nordmann

De Jean-François Amiguet.
Avec Robin Renucci, Anna Galiena,
Laurent Grevill, Florence Pernel.

JEAN-FRANÇOIS AMIGUET filme simple et beau. Et attention, «simple et beau», cela ne signifie pas «facile et joli»! (Puisque ce film parle de mots, soyons précis!) Il filme simple parce que sa caméra est toujours là où elle doit être, sans forcer, et qu'elle capte un moment évident avec une douce pudeur tranquille. Et ses images sont belles parce que ce don naturel pour la simplicité permet à l'écran de se remplir complètement d'une vision ou d'une atmosphère que l'on n'a plus qu'à déguster dans la plus parfaite sérénité.

Jean-François Amiguet, en filmant, nous accompagne, et pour un peu cette rassurante présence pourrait nous laisser croire que l'histoire qu'il raconte n'est, elle aussi, que simple et belle. Erreur! Et c'est là que cela devient intéressant: sans avoir l'air d'y



□ **JACQUES**
Réfugié derrière
l'écrivain public.

la cage dans laquelle chaque être humain s'enferme pour ne pas trop souffrir.

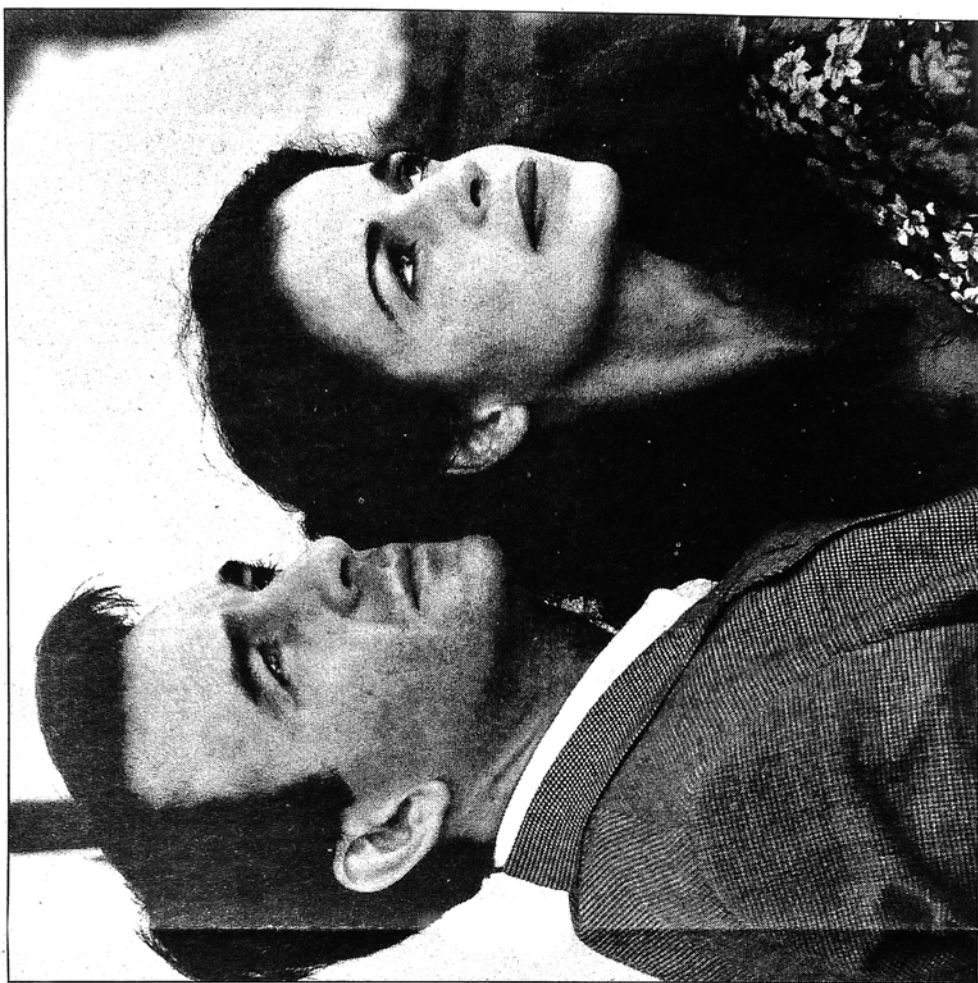
Jacques et Fanny se sont quittés. Non pas parce qu'ils ne s'aiment plus, mais parce qu'ils s'aimaient mal. Ils s'aiment donc encore, mais ils ne font plus que se rater en escarmouches épuisantes. Et Jacques (Robin Renucci) qui est comme il est, un solitaire qui a besoin d'être à deux, un passionné du dedans qui ne laisse rien voir du dehors, un assoiffé de tendresse qui craint d'être submergé, Jacques, donc, qui voudrait dire tant de choses qu'il n'ose pas dire, va se réfugier derrière un écrivain public pour tenter de faire passer un message à son amour. Il est ambigu, cet écrivain public (Laurent Grevill). En soi il n'existe pas, puisqu'il n'est qu'un porte-plume. Et quand il deviendra humain en rencontrant Fanny (Anna Galiena) et qu'il en tombera amoureux, il ne pourra finir que sacrifié à une histoire d'amour dont il ne fut jamais qu'un intermédiaire.

Et Fanny là-dedans? Elle pourrait n'être qu'un prétexte aux malheurs de ces pauvres hommes... Dieu merci, et sans doute grâce aux talents d'Anne Gonthier,

la scénariste, elle est là et bien là, défendant son existence de femme avec tout le courage tranquille et pragmatique que possèdent les femmes. Elle s'assume et ne

se renie jamais, attentive, ouverte mais ferme. Admirable. Ce sont les mots que l'on devrait écrire pour s'aimer vraiment que l'on découvre dans ce film. Ces mots qui ne

sont pourtant pas suffisants pour que l'on se comprenne tout à fait. Heureusement, il existe alors des cinéastes qui nous les donnent à voir. Et tout devient beau et simple.



□ **JACQUES ET FANNY (ROBIN RENUCCI ET ANNA GALIENA)**
L'amour quand il se débat comme un oiseau pris au piège.

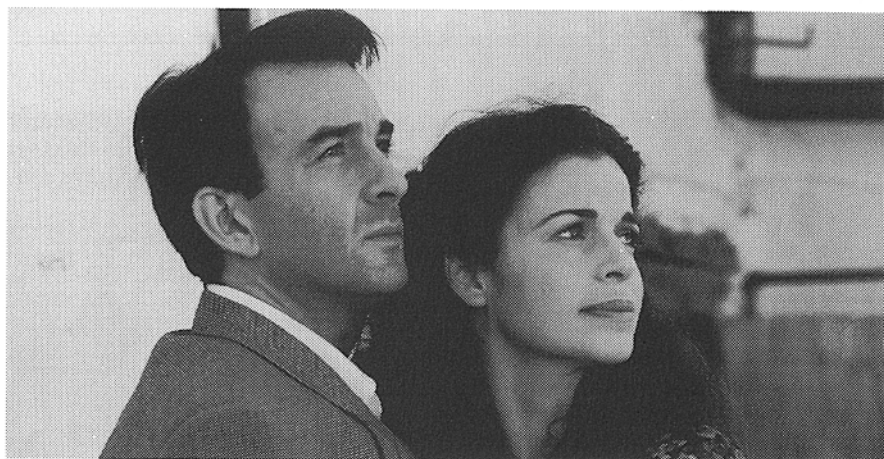


□ **ANNA GALIENA ET JEAN-FRANÇOIS AMIGUET**
Pour un film simple et beau, mais pas «facile et joli».

CINÉ FEUILLES



280
15 mars 95



Robin Renucci et Anna Galiena.

MERCREDI 22 mars



Suisse 4 20 h. Drame psychologique **

L'écrivain public

De Jean-François Amiguet, Suisse/France, 1993, avec Robin Renucci., Anna Galiena, Laurent Grevill.

Ils se sont séparés, ils vivent chacun de leur côté et ont décidé qu'ils ne s'aimaient plus. Amiguet raconte,

très simplement, par petites touches, comment un couple apprend à dire ses sentiments en vérité. Une superbe histoire d'amour.

Jacques et Fanny vivent séparés. Ils habitent le même quartier, pas très loin l'un de l'autre: entre leurs appartements, il n'y a qu'une rue. Elle, enseignante, lui, contrôleur aérien. Chacun avec leurs occupations, leur rythme de vie, leurs horaires, leurs blocages, leurs jardins secrets jamais ouverts. Beaucoup de choses ont contribué à diviser ce couple: caractère, manière d'être, travail, souci d'indépendance, relations. Cette séparation bien réfléchie, qui aurait dû être bien assumée, semble exemplaire. Semble... Au hasard des brèves rencontres, dans les regards, dans l'attente de simplement voir l'autre, on ressent un immense vide ou une sorte de grande cage dans laquelle chacun s'est enfermé. Mais que faut-il donc pour qu'ils se rencontrent vraiment?

Amiguet filme avec un rare talent les incertitudes du coeur. Chacun des personnages joue à cache-cache avec

ses propres sentiments: ils n'osent avouer l'amour. Alors ce mensonge, qui est le moteur de l'intrigue des comédies de moeurs montrant le déchiement des relations, l'éclatement du couple, devient ainsi la clef de l'intrigue conduisant au rapprochement. Mais que de détours! Les préparatifs du départ de Fanny à l'étranger, pour un long stage de travail, ne modifient en rien les hésitations de Jacques qui se mure dans son égoïsme de solitaire. Mais il ne peut taire son amour et va jusqu'à employer les services d'un écrivain public pour faire parvenir des lettres enflammées, mais anonymes, à Fanny. Celle-ci partie, il prendra l'avion -lui qui a horreur de ça- pour enfin exprimer sans intermédiaire les premiers mots d'amour du film. En toute vérité.

On peut citer Rohmer sans déprécier le travail d'Amiguet: des images simples, limpides, pour dire les tourments du coeur, les malentendus de la relation et que la vérité est nécessaire à l'amour.

Yvan Stern

La leçon de sentiments



Denise Beuchet

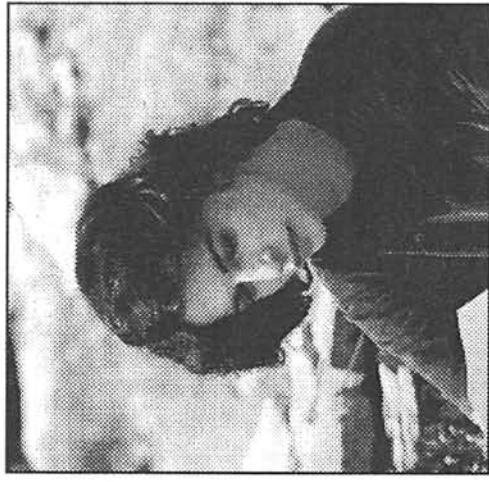
«Dis-moi un dernier mensonge!», - «Je t'aime». Ainsi se termine *L'Écrivain public*, le film de Jean-François Amiguet. Une fin qui colle parfaitement à cette histoire basée sur le sujet de prédilection du réalisateur veveysan: le désir amoureux, avec les mensonges et les incertitudes qu'il suscite inmanquablement. «Pudeur, distance et ironie sont des armes favorites. Or, c'est peut-être quand ils mentent que les mots disent le mieux la vérité». Amiguet, en tout cas, le pense. Mieux, il le démontre de manière subtile dans ce long métrage touchant et tout en demi-

teintes, présenté au dernier Festival de Locarno.

Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena) se sont aimés durant sept ans. Mais vivre ensemble faisait trop mal. D'un commun accord, ils ont décidé de se quitter. Sans vraiment toutefois s'éloigner l'un de l'autre. Jacques ne pouvait plus vivre avec sa femme, mais vivre sans elle, il ne le veut pas. Il passe donc la moitié de son temps à l'épier dans son appartement de l'immeuble voisin. En fait, inconsciemment, il envisage de la reconquérir, mais il est trop lâche pour oser se l'avouer. Alors, lorsqu'il apprend que Fanny va partir travailler à l'étranger, il fait appel à Michel (Laurent Grévill), un écrivain public, lui commandant des lettres d'amour sans lui révéler sa véritable identité. Les lettres seront tellement belles que le scribe tombera amoureux de sa destinataire et elle de ses mots.

Jean-François Amiguet joue à fond le jeu du cache-cache sentimental. Il se délecte des mots,

de leurs sous-entendus, des incompréhensions qu'ils engendrent. Les acteurs apportent, pour leur part, un plus non négligeable au long métrage: Robin Renucci campe parfaitement cet homme des temps modernes, cynique parfois, et qui fuit ce qu'il recherche si fort. Quant à Anna Galiena, l'inoubliable interprète du *Mari de la coiffeuse*, elle est tout simplement bouleversante tant la douleur de ses sentiments perce l'écran. Comme les deux films précédents d'Amiguet, *Alexandre*, et *La méridienne*, *L'Écrivain public* ne sert pas de grandes théories au spectateur. Ce n'est d'ailleurs pas le but. Le Veveysan n'avouait-il pas, l'été dernier à notre confrère de l'*Hebdo*: «Le grand défaut des cinéastes est de croire qu'ils doivent être des intellectuels. (...) Mon boulot n'est pas de penser l'évolution du monde, pour ça, il y a des philosophes». Voilà une analyse qui n'est pas pour nous déplaire. A travers sa caméra, Amiguet parle de petites choses,



Anna Galiena est Fanny dans «L'Écrivain public».

celles du cœur. Ces petites choses qui peuvent pourtant prendre tellement d'importance...

● *L'Écrivain public*, de Jean-François Amiguet, avec Anna Galiena, Robin Renucci, Michel Grévill, Florence Perinel. Jusqu'à mercredi au cinéma La Grange à Delémont. Dimanche, à 20 h 30, le réalisateur sera présent. A l'issue du film, il répondra aux questions du public.

L'Ecrivain public

Encore inconsolable plus d'un an après sa rupture avec Fanny, qu'il n'a jamais voulu perdre de vue, Jacques se résoud à employer un stratagème pour la reconquérir: il lui envoie des lettres «d'amoureux secret» rédigées par un écrivain public. Mais il n'a pas prévu que sa belle ne serait pas dupe... Fidèles à leur exploration des incertitudes du cœur, Jean-François Amiguet et Anne Gonthier ont signé là un très joli film, supérieur à leur précédent, *La Méridienne* (1987). Tourné en France voisine, il se dégage de l'ombre de ses cinéastes tutélaires (Truffaut, Rohmer, voire Resnais) en étant... parfaitement suisse. Volontairement ou non, les auteurs ont su convier à bon escient tous les signes et les limites de ce qui pourrait être défini comme un «imaginaire helvétique». Sachant donner vie à des dialogues très écrits, Anna Galiena et Robin Renucci sont de surcroît remarquables.

«L'ÉCRIVAIN PUBLIC»



Robin Renucci et Anna Galiena.

(Photo SADFI)

Drôle d'histoire d'amour

Il y a un an, Jacques (Robin Renucci) quittait Fanny (Anna Galiena) parce qu'il avait peur d'étouffer. Il pensait surtout que leur histoire avait fait son temps.

Ils se revirent de temps en temps, pour prendre un café et parler de choses et d'autres. Jacques prit quelques maîtresses pour passer le temps et Fanny fit tout ce qui était en son pouvoir pour tenter tant bien que mal d'oublier son chagrin. Et le temps fit son ouvrage...

Un jour, Fanny se décide enfin à prendre le taureau par les cornes et accepte un poste qu'on lui propose à l'étranger. Paniqué, Jacques rend visite à un écrivain public (Laurent Grevill) et lui demande d'écrire des lettres d'amour anonymes à celle qu'il risque de perdre définitivement. Il espère pouvoir ainsi la retenir d'une façon détournée.

Les hasards des sentiments s'en mêlent et tout se complique.

Baignant dans une ambiance musicale signée William Sheller, le nouveau film de Jean-François Amiguet, auteur par le passé de l'inoubliable « Méridienne », est un hymne à l'amour. Un hymne tourmenté et vo-

luptueux où tout être sensible puisera un bonheur indicible.

Son héros masculin incarné de belle manière par Robin Renucci est un homme d'aujourd'hui avec ses faiblesses, ses ambitions, ses craintes, ses doutes et ses angoisses. Son héroïne, remarquablement campée par Anna Galiena, est une femme d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Un être fragilisé par les douleurs d'une séparation inexplicable et inexploquée et qui, pourtant, trouve la force d'aller de l'avant. Le combat que ces deux martyrs de l'amour version années nonante se livrent est poignant car impitoyable. Ils se déchirent à belles dents en se fichant complètement du mal qu'ils peuvent se faire et qu'ils peuvent faire à ceux qui les aiment. Leur amour ou, plutôt, leur incapacité de s'aimer simplement les rend admirables et exemplaires.

«L'Écrivain public» va donc faire du bien à celles et ceux qui cherchent à savoir ce qu'ils doivent faire pour vivre leurs histoires d'amour sans avoir le sentiment que ces dernières sont les pires ennemies de leur liberté.

Pierre-Michel Meier

Cinéma «L'Ecrivain public», de Jean-François Amiguet

Jean-François Amiguet ne pense-t-il qu'à ça? En tout cas son dernier film, «L'Ecrivain public», parle encore une fois d'amour. Et il le fait très bien.

Le cinéaste veveysan Jean-François Amiguet a une spécialité: parler d'amour. Et il faut reconnaître que, dans son genre, il ne réussit pas trop mal. Son dernier film, «L'Ecrivain public», présenté en avant-première dernièrement à Vevey, évoque une nouvelle fois l'histoire, d'après un scénario signé Anne Gonthier, de deux êtres déchirés par l'amour.

On aime ou on n'aime pas ce que fait Amiguet: il n'y a pas de milieu. Son style, c'est la langueur, la lenteur, la beauté, la sensualité, la cérébralité.

Et dans un monde en perpétuel mouvement, où tout le monde court à droite et à gauche, où plus personne ne prend le temps de souffler, où chacun ne parle que de fric, Amiguet, complètement à contre-courant, pose sa caméra sur deux êtres et prend le temps de les écouter. Comme d'habitude, son travail est soigné dans

les moindres détails: tout, tout est conçu pour savourer la beauté. L'ascenseur qui mène chez le psychiatre est un merveilleux exemplaire du début du siècle, les appartements dans lesquels vivent les personnages principaux sont paradisiaques et



Des goûts et des couleurs

les textes sont remarquables (merci Anne Gonthier).

■ L'histoire

Jacques (merveilleux Robin Renucci) et Fanny (jouée par une Anna Galliena plus sensuelle que jamais), après avoir vécu maritalement pendant sept ans, se sont quittés. Ou plutôt, c'est lui qui l'a quittée car il trouvait, notamment, que l'amour de Fanny, «c'était du cannibalisme». Mais voilà, «il voulait qu'on se sépare ensemble», «il voulait qu'on se quitte dans la douceur», raconte Fanny. Concrètement, cela veut dire que Jacques a pris un appartement en face de Fanny, observe tous ses faits et gestes, l'épie et l'attend, presque tous



les matins, sur une terrasse. Un jour, il apprend qu'elle envisage de partir travailler à l'étranger.

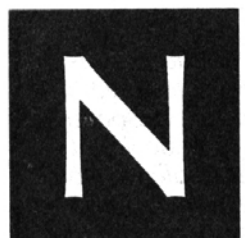
■ Arrivée d'un bel inconnu

Jacques, qui ne peut plus vivre avec elle, mais qui ne peut pas non plus vivre sans elle,

invente alors une histoire incroyablement plausible: un bel inconnu lui enverra des lettres d'amour. Mais comme Jacques ne sait pas trop rédiger ce genre de missives, il fait appel à un écrivain public, Michel (joué par Laurent Grevill), qui joue son rôle mieux que prévu: il tombe à son tour amoureux de la belle Fanny. Comment va-t-elle réagir? Va-t-elle tout de même partir en Crête pour son travail? Pourquoi Jacques fait-il ça? Est-il, finalement, toujours amoureux d'elle? Qui va-t-elle choisir? Réponse dans «L'Ecrivain public», qui vaut le déplacement, d'autant plus que les acteurs jouent merveilleusement bien.

A.-M. F.

Amiguet en public



otre époque n'est guère celle des aveux enflammés. Les messages d'amour d'aujourd'hui, ce sont plutôt de vagues allusions qu'on laisse résonner, l'air de rien, sur un répondeur».

En rédigeant le scénario de «L'écrivain public», Anne Gonthier et Jean-François Amiguet avaient à l'esprit ces «petites notes» de travail. Elles recèlent suffisamment de pertinence pour aiguïser l'intérêt devant le nouveau film du réalisateur de «La méridienne». Dimanche, Jean-François Amiguet viendra lui-même présenter «L'écrivain public» à Neuchâtel, dans le cadre de la fête du cinéma.

Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena) ont vécu sept ans ensemble. Puis, convaincus d'avoir épuisé l'amour, ils se sont quittés. Habitant en face l'un de l'autre, ils continuent de se voir. Amis, à l'évidence, ils s'avancent sur le terrain miné du non-dit avec une prudence de casque bleu. Quand Fanny se voit proposer un travail à l'étranger, Jacques voudrait la retenir. Il paie un écrivain public pour lui écrire des lettres enflammées, mais sous le masque d'un amoureux inconnu...

Ainsi énoncée, l'intrigue du film rappelle les dispositifs rohmériens: la proximité spatiale exaspère l'indécision sentimentale, les malentendus font progresser la narration, et le langage sert le plus souvent de paravent protecteur. Mais placer Amiguet sous un

tel patronage est redoutable: chez Rohmer, la trivialité vient constamment tordre le cou à la sophistication. L'innocence se glisse plus difficilement dans ce scénario de «L'écrivain public» que les auteurs ont mis près de cinq ans à peaufiner. Passée une désopilante séquence de détresse journalistique à la radio, les petits accidents de parcours paraissent très consciemment mis en place.

Entre autres jolieses, une musique «mozartienne» de William Sheller et un épilogue crétois achèvent de convaincre que «L'écrivain public» est le film d'un tendre. Amiguet n'en tend pas moins à ses contemporains un miroir dans lequel ils reconnaîtront leurs travers mignons.

◇ **Christian Georges**

● **Apollo 2, Neuchâtel, dim. 17 h 30.**

832 / 8

CINÉMA

Le désespoir gai du conteur

Rencontre avec Jean-François Amiguet qui signe avec «L'écrivain public» une nouvelle réussite.

Entretien Manuela Giroud

Une trilogie. C'est cette démarche très rohmerienne que Jean-François Amiguet a adoptée pour ausculter le désordre amoureux. Cette confusion ne contamine pas le réalisateur d'«Alexandre», de «La méridienne» et de «L'écrivain public». Qui manifeste dans la vie les mêmes qualités que ses films: amour du langage, goût du jeu, sens du dérisoire. En un mot, la poésie qui fait tant défaut à notre époque et au cinéma actuel.

— Il vous fallait trois films pour faire le tour des incertitudes du cœur, pour creuser le sillon?

— Oui c'est ça, creuser le même sillon. Dans «Alexandre» je voulais montrer que pour avoir de bons rapports avec les femmes, il faut déjà avoir de bons rapports avec les hommes. Dans «La méridienne», c'était la notion de choix: si l'on ne choisit pas, la vie choisit pour nous. Dans

«L'écrivain», c'est la question du mensonge et de la vérité, de la nécessité du parler vrai. Toutes ces thématiques sont traitées à travers la problématique du couple, qui correspond bien à l'époque où l'on vit, qui a mis de côté les grands débats d'idées et les espoirs collectifs.

— Les mots ont une importance considérable dans votre cinéma.

— C'est une question essentielle pour moi, parce que je souffre de ce qu'après Antonioni on a appelé l'incommunicabilité. Je pense que la vie est faite de malentendus, de sous-entendus et de pas-entendus, notamment dans le rapport amoureux.

— Parler, pour vous, c'est mentir?

— D'une certaine façon, oui. Les mots nous trahissent, c'est très difficile de trouver les mots justes. D'un autre côté, le recours aux mots est indispensable pour qu'il y ait une vérité dans une relation, pour que ça avance. Cette

question des mots est au centre des trois films. On ne l'a pas tellement choisi, avec la scénariste et dialoguiste Anne Gonthier, c'est plutôt le thème qui nous a choisis.

— Dans cette langue française que vous défendez, d'une certaine façon, «amour» doit être un mot qui vous plaît particulièrement.

— Oui, parce qu'il englobe le rapport à la famille, à la nature, aux enfants, aux animaux, à la femme ou à l'homme qu'on aime. C'est aussi très étroitement lié à l'amitié. Il faut beaucoup d'amour dans l'amitié, et beaucoup d'amitié dans l'amour. Il n'y a pas de vraie passion entre un homme et une femme s'il n'y a pas une profonde amitié.

— Vous avez eu des moyens confortables pour ce film. Est-ce que cela a influencé votre manière de travailler?

— Oui, ça m'a donné la possibilité de rencontrer des acteurs et des techniciens qui ont choisi ce métier par pas-



Avec Anna Gallena sur le tournage de «L'écrivain public».

sadfi

sion. Ils m'ont fait comprendre que leur plaisir, c'était de mettre la barre toujours plus haut. En plus, l'équipe de production était vraiment en amour avec le film. J'ai vécu sur un nuage, j'ai vraiment eu l'impression d'être porté par une équipe. Je mesure le privilège que ça représente d'avoir pu tourner dans des conditions pareilles.

— Vous sentez-vous cinéaste suisse ou francophone?

— Pour être vraiment honnête, je dirais francophone. Je viens et je participe de cette famille de conteurs qui s'appuient sur les mots et jouent avec eux. Ceci dit, je n'ai pas honte de mon passeport rouge à croix blanche. Je me sens Suisse francophone, ou rhodanien, pour faire un clin d'œil à Ramuz.

— Vous semblez atypique, par rapport au cinéma suisse. Il y a dans vos films une grâce et un côté ludique qu'on n'a pas l'habitude de trouver chez nous.

— Mon plaisir de spectateur au cinéma, c'est de pouvoir jouer avec le film, d'être mené en bateau. Hitchcock parlait toujours de «direction de spectateurs», j'adore cette idée. Quand je suis spectateur, j'aime bien avoir un tour d'avance par rapport à la scène que je suis en train de voir, me dire: «Mais là, elle ne voit pas qu'il lui ment...» Pour

moi, le spectateur a un rôle actif à jouer. Je crois que face au cinéma américain, il y aura toujours une place pour le cinéma d'expression personnelle, qui fait appel à une autre forme de poésie. J'ai envie d'aller vers un cinéma plus personnel encore, plus divertissant, fantaisiste, plus audacieux. Je n'ai pas l'ambition de changer le monde, d'ailleurs je ne crois pas qu'avec le cinéma on changera le monde.

— Le cinéma semble pour vous à la fois essentiel et dérisoire.

— Il est essentiel à ma vie, mais je pense qu'on est des saltimbanques. Il faudrait arrêter de se prendre pour des penseurs. J'aime la notion de dérisoire, de futilité. J'aime bien l'idée de faire des choses qui ne servent à rien, comme des films. J'ai une vision de la vie assez absurde. La vie est un immense, immense mensonge. Entre la vie et la mort, occupons-nous de la façon la plus ludique qui soit. Essayons d'être, comme il est dit dans «La méridienne», désespérément heureux.»

«Désespérément heureux.» Comme Jean-François Amiguet lui-même. Comme les personnages de ses films. Comme aussi les spectateurs au sortir de la projection.



«La véritable star dans un film, c'est l'histoire qu'on raconte.»

UN «ÉCRIVAIN PUBLIC» POUR EXPLORER LES INCERTITUDES DU CŒUR ET DU COUPLE

Le livre de bord d'Amiguet

Après Lyon, Lausanne et Paris, Genève découvre dès aujourd'hui «L'écrivain public». Pourquoi Jean-François Amiguet poursuit-il ses explorations des incertitudes du cœur et du couple? Lors du tournage, l'an dernier, le réalisateur de «La meridienne» s'en était longuement expliqué dans «La Suisse». Pour varier, nous l'avons suivi au Festival de Namur, l'une des nombreuses étapes de six mois de voyages promotionnels.

A la première de «L'écrivain public», la salle du cinéma Cameo de Namur est pleine à craquer. Mi-figue mi raisin, Jean-François Amiguet sort le grand jeu: «Je ne suis jamais content. J'ai d'ailleurs toujours été un jeune homme triste!», lâche-t-il devant un parterre un peu interloqué. «Je me dis que je me suis peut-être trompé puis que le propre des hommes — et surtout des femmes — est de se tromper!» poursuit-il dans une tempête de rires. «J'ai commencé à parler des incertitudes du cœur dans «Alexandre», puis dans «La meridienne» et maintenant, au terme de cette trilogie, j'avoue que je suis encore moins au clair sur la question qu'il y a treize ans...» ajoute-t-il avant de s'écrouler sous les applaudissements enthousiastes.

Il est 21 h et le cinéaste n'a pas repris son souffle depuis son départ matinal de Corseaux-sur-Vevy. Comme Jacques, le héros de «L'écrivain public», il refuse catégoriquement de monter dans un avion. C'est donc en train — dix longues heures! — qu'il arrivera à Namur.

En octobre, le réalisateur a suivi la sortie du film à Aix-les-Bains — où le film a été tourné — Chambéry, Romans, Oyonnax et Lyon. Puis en novembre à Paris, à Florence et en Suisse romande. En décembre, ce sera au tour de Toulouse, Auch et Pau, puis de Cannes, Aix-en-Provence et Carpentras.

Le calvaire? Pas pour Jean-François Amiguet. Entre Metz et Strasbourg,



Le peur de s'engager face à la crainte de perdre l'autre. (LDD)

Je t'aime encore moi non plus!

(F.D.) — Comment se quitter sans se déchirer? Fanny et Jacques, les héros de «L'écrivain public» s'efforcent de jouer la carte de la camaraderie affectueuse depuis un an. Et pour ne pas trop se perdre de vue, la largeur d'une petite rue sépare désormais leurs deux appartements, leurs deux observatoires!

En fait, Jacques (Robin Renucci, tout en nuances) tient Fanny (Anna Galiena, beauté farouche) à l'œil. Un intérêt vivace que celle-ci, malgré tous les mensonges, malgré l'épreuve, savoure et redoute tout à la fois. En bref, Jacques aime toujours la complice, regrette un peu la tigresse — «Ton amour, c'était du cannibalisme», lui reproche-t-il sans conviction —, alors que Fanny, encore très écorchée et accrochée, tente bravement de se désintoxiquer. La menace d'un départ pour la Crète dont Fanny n'a soufflé mot déclenche les signaux d'alarme de Jacques. Craignant de la voir lui échapper, il entreprend sa requête en recourant aux services zélés d'un écrivain public... Disséquée avec l'élégance et le doigté qui caractérise le cinéma de Jean-François Amiguet, la confrontation savoureuse du libétagisme espigle et de l'intransigence romantique proposée dans «L'écrivain public» ne manque ni de charme ni de subtilité.

Le film est en revanche desservi par une bande-son terriblement terne. Isolés dans leur bulle sonore figée, les héros de Jean-François Amiguet éprouvent certaines difficultés à trouver leur souffle, parfois aussi l'oxygène censé attiser le feu passionnel couvant sous le mensonge, la ruse, la vérité trop crue, les caresses et les coups de griffe!

Renucci décontenancé

Dans «L'écrivain public», Robin Renucci n'est pas l'épistolier raffiné capable de pondre des lettres enflammées, ni un laborieux. Aigüleur du ciel de son état, Jacques est avant tout un contemplatif tendance séducteur, un vieil adolescent nez en l'air peu doué pour les serments définitifs: «C'est un personnage un peu peureux qui ne me ressemble pas du tout, mais ce côté «j'y vais, j'y vais pas» était amusant à jouer», dit Robin Renucci.

Corse d'origine, Bourguignon d'adoption, le comédien aligne un film et une théatrogaphie impressionnantes. Michel Deville, Chabrol, Diane Kurys, Robert Hossein, Alain

Corneau figurent entre autres à son tableau de chasse. Discret, sensible, Robin Renucci n'a évidemment rien d'un carnassier: «Je trouvais très intéressant d'être choisi par un auteur, Jean-François Amiguet, pour incarner un personnage lui ressemblant. Non pas par goût du conflit ou de la rivalité, mais pour le seul plaisir de couler dans la rivière d'un autre...» Un faussaire, Jacques? «Comme les vrais menteurs, il est toujours sincère dans l'instant. Il aime aimer, mais il a peur de s'engager, peur de la simplicité», pense Robin Renucci, encore décontenancé par la complexité du personnage!

dans le train du retour, il s'explique: «Un festival voué en priorité à la défense de la francophonie est tout à fait essentiel pour un film très écrit et reposant sur la beauté de la langue, comme «L'écrivain public». S'il est difficile aujourd'hui de produire un cinéma d'expression personnelle, il est encore plus difficile de le diffuser. Toutes les opportunités de rencontres avec un public encore sensible à ce genre de films sont donc à saisir. Pour ma part, je refuse de partir perdant et de me lamenter, car le cinéma est avant tout une affaire de désir.» Et d'incertitudes, pourrait-il ajouter...

Françoise DERIAZ

«L'écrivain public», de Jean-François Amiguet. Avec Robin Renucci, Anna Galiena, Florence Pernel, Laurent Gréville. Durée: 1 h 22.

«L'Ecrivain public», de Jean-François Amiguet «Tu m'aimes, moi non plus»

Très attendu, le dernier long métrage du cinéaste veveysan Jean-François Amiguet est à l'affiche à Vevey. Troisième volet d'une trilogie consacrée aux incertitudes du cœur, «L'Ecrivain public» exprime très bien l'un des grands maux de notre époque: les problèmes de communication dans la relation amoureuse.

COINCIDENCE amusante, le film d'Amiguet est à l'affiche dans une grande salle («L'Astor»), tandis que le dernier film de son père spirituel, Eric Rohmer, est projeté dans une petite salle. Il y a peu, le cinéaste veveysan ne se doutait pas qu'il vivrait un jour pareille situation. Encensé par certains, éreinté par d'autres, en France notamment, «L'Ecrivain public» ne laisse personne indifférent. Depuis la sortie du film, Amiguet

donne interview sur interview. A ce titre, on peut déjà parler de succès.

Jouer avec les sentiments

Le film aurait pu s'appeler «Le menteur» puisque l'histoire tourne autour d'un personnage qui «joue» inconsciemment avec les sentiments. Jacques est railleur et séduisant. Il aime Fanny (incarnée par la merveilleuse Anna Galiena) et il ne l'aime pas, partagé entre l'envie de vivre



Photo Jérôme Christen

Anna Galiena et Jean-François Amiguet lors du tournage de «L'Ecrivain public» sur l'île de Crète

avec elle et la volonté de garder ses distances. Comme nombre d'hommes aujourd'hui et de plus en plus de femmes, il craint de s'engager.

Après sept ans de vie commune et un an de séparation, Fanny décide de partir à l'étranger. Mais Jacques ne supporte pas l'idée de la voir disparaître

à jamais. Pour la reconquérir, il invente un nouveau personnage, avec la complicité d'un écrivain public. Pour Robin Renucci qui incarne Jacques, «ce personnage a un côté ensorceleur, il constitue donc quelque part une sorte de manipulation. Jacques est complexe, car il aime souffrir, avoir mal et vibrer. Il a peur de s'installer dans une certaine routine, raison pour laquelle il a besoin de s'éloigner de Fanny, de s'échapper pour revenir, de revivre chaque fois le jeu de la séduction. Il ment avec sincérité comme la plupart des menteurs. C'est leur apanage d'arriver à complètement se mystifier eux-mêmes, de se mentir à eux-mêmes pour être encore plus vrais».

les pirouettes et les scènes d'intense émotion. On se sent tantôt du côté de Jacques, tantôt du côté de Fanny. Lui nous énerve pour sa désinvolture, elle pour la dureté de son regard et de ses paroles.

«L'Ecrivain public» est un film qui secoue, mais n'inspire pas la déprime, grâce à la volonté du cinéaste et de sa scénariste, Anne Gonthier, de traiter les événements avec dérision. Chaque scène bouleversante se termine par une pointe d'humour. La chute du film est particulièrement forte, puisqu'elle laisse encore planer le doute quant au point de vue du cinéaste.

La problématique des incertitudes du cœur est posée. Au fil des images, on pense qu'elle va trouver une issue... Des prunes! C'est l'intérêt majeur du film: le fonctionnement des sentiments humains est indéfinissable, incontrôlable... C'est parfois difficile à admettre, mais c'est réjouissant: la manipulation a des limites...

Jérôme Christen

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE

Vevey, «Astor»

(tél. 921 73 73):

— «L'Ecrivain public» de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci et Anna Galiena. «Première» suisse. 12 ans. Séances chaque jour à 18 h. 30 et 20 h. 45. Matinées samedi 13 et dimanche 14 à 15 h. 15. Nocturne samedi 13 à 23 h.

Vevey, «Rex I»

(tél. 923 54 61):

— «Jurassic Park», de Steven Spielberg. 12 ans. Séances vendredi 12 et samedi 13 à 15 h. 15, 18 h., 20 h. 45 et 23 h. 15. Dimanche 14, 15 h. 15, 18 h. et 20 h. 45. Dès lundi 15, séances chaque jour à 18 h. et 20 h. 45.

Vevey, «Rex II»

— «Germinal», de Claude Berri, avec Mireille Mathieu et Gérard Philipe. 14 ans. Séances tous les jours à 17 h. 45 et 20 h. 45.

— «L'Incrovable Voyage», de Walt Disney. 7 ans. Séances samedi 13 et dimanche 14 à 15 h.

Vevey, «Rex III»

— «Le Temps de l'innocence» («The Age of Innocence»), de Martin Scorsese. 12 ans. Séances tous les jours à 20 h. 30. Vendredi 12, samedi 13 et dimanche 14, version originale à 15 h.

— «Thé Snapper», de Stephen Frears. Version originale sous-titrée. 12 ans. Séances tous les jours à 18 h. 15.

— «Cliffhanger», de Renny Harlin, avec Sylvester Stallone. 14 ans. Séances vendredi 12 et samedi 13 à 23 h. 15.

Vevey, «Rex IV»

— «Le Concierge de l'Hôtel Bradbury», de Barry Sonnenfeld. 7 ans. Séances vendredi à 20 h. 45 et 23 h., samedi à 14 h. 30, 16 h. 30, 20 h. 45 et 23 h. Dimanche, 14 h. 30, 16 h. 30 et 20 h. 45. Dès lundi, séances chaque jour à 20 h. 45.

Montreux, «Why Not»

(tél. 963 03 76):

— «La Fille», de Sydney Pol-

ack, avec Tom Cruise. Version originale sous-titrée. 14 ans. Séances du vendredi 12 au mardi 16 novembre, à 18 h. et 20 h. 45. Matinées samedi 13 et dimanche 14 à 15 h.

— «Cliffhanger», de Renny Harlin, avec Sylvester Stallone. Version originale sous-titrée. 14 ans. Séances dès mercredi 17 chaque jour à 18 h. 30 et 20 h. 45. Matinées samedi 20 et dimanche 21 à 15 h.

Cinéma de Chexbres

— «Héro malgré lui», de Stephen Frears (Ets-Unis, 1992). 10 ans. Séances vendredi 12 et samedi 13 novembre à 20 h. 30.

— «The Women» («Les Femmes»), de George Cukor (Ets-Unis, 1939). 14 ans. Séances mardi 16 et mercredi 17 à 20 h. 30.

Ciné-Club de Vevey

Chaque jour au «Rex III». (Voir programme en page 6).

Avec «L'écrivain public» Amiguet se fait plaisir en privé

C'est l'histoire de Fanny et de Jacques qui, à force de ne plus s'aimer, s'aiment peut-être plus fort que jamais... Avec son troisième long métrage, le Vaudois quitte les rives du marivaudage pour démasquer les esquives intimes dans le couple.

Jean-François Amiguet jalonne sa carrière de rendez-vous avec lui-même, tourne des films heureux — désespérément. «Parler, c'est mentir», disait-il au sujet de «La méridienne». Son propos a évolué. Si «L'écrivain public» s'articule autour de malentendus, sous-entendus, mensonges et autres manipulations, le cinéaste désire parler vrai. Pour qu'on ne passe plus les uns à côté des autres, pour redonner un sens aux mots, pour communiquer. Ren-



PAR
Bernard CHAPUIS

— En général, on voit surtout les cinéastes suisses se plaindre, rarement agir ou oser dans le genre «Delicatessen». «C'est arrivé près de chez vous», voire «El Mariachi» tourné avec 7000 dollars aux États-Unis. Pourquoi?

— Oserais-je répondre? Au départ, nos conditions sont aussi bonnes dans ce pays qu'ailleurs. Par exemple, grâce à l'aide de la TSR, on ne va pas à Paris les mains vides. Je refuse de me limiter sur les conditions de création dans le cinéma, surtout au regard d'autres disciplines artistiques, sans parler des conditions générales du travailleur. Je revendique plutôt l'idée que c'est un immense privilège de pouvoir tourner un film comme je l'ai fait. Cela implique donc le devoir de ne pas se plaindre, de ne pas répéter continuellement des truismes sur



Anna Gallena, actrice sublime, en discussion avec Jean-François Amiguet.

ou à soi-même, c'est d'offrir quelque chose qui a un sens dans une période de grande confusion des valeurs, où tout est renvoyé dos à dos, les idéologies comme la

sentent. Est-ce pour cela que «L'écrivain public» leur plaît particulièrement?

— Joli. Ce n'est pas tellement

Sadfi

J'aime filmer le visage, la musique de la langue, mais je n'ai pas abordé de façon frontale l'érotisme. Je dois désormais trouver des formes cinématographiques

CINEMA
CULTURE

BANDE SON

SHELLER ET CIE

A la petite musique d'Amiguet répond une partition subtile, celle de William Sheller, qui s'est plongé dans l'histoire pour rendre les nuances des sentiments: «Mozart sonne clair, franc, positif; Schubert chante avec mélancolie et parfois dans des tonalités bémolesées qui éteignent les cordes pour mieux parler de l'intérieur.» Osmose...

le cinéma américain. Les portes ne sont pas fermées face à un cinéma d'expression personnelle, il faut simplement faire attention à ne pas les fermer nous-mêmes.

» De façon subconsciente, nous, les Romands, avons un peu interiorisé le discours de l'isolement. Nous travaillons trop sans tenir compte des exigences extérieures, or elles me paraissent plutôt pousser vers l'avant. J'aime l'idée de me confronter dans le contexte de coproductions, de tout faire pour rattraper le train de l'Europe. C'est un combat politique et il n'est pas suffisant de se poser en artiste, il faut aussi se battre sur le terrain de la politique culturelle.

— «Alexandre» (1982), «La mérienne» (1987), et aujourd'hui «L'écrivain public» sont bien reçus par le public et la critique, une coïncidence rare. Pourquoi alors faut-il autant les attendre?

— Parce que je suis lent et que je revendique cette lenteur. L'essentiel dans le cinéma, au-delà du plaisir de donner aux spectateurs

reflexion sur le réel et les rapports humains. C'est mon credo. J'avance à un rythme très particulier, je mets du temps à faire connaissance avec les personnages, pour comprendre leur psychologie, leur ambivalence.

— Anne Gonthier, la scénariste, est-elle un auteur délégué auprès du cinéaste? Quelle est, en fait, la part de l'un et de l'autre?

— Seul le diable saurait le dire... Je ne suis pas capable d'analyser le phénomène. Ce qui compte, c'est le film. Vous êtes metteur en scène, scénariste, écrivain pour Truffaut... On se met au service d'un propos, d'une histoire. Nous, on n'est rien en tant que tel.

» De plus en plus, j'ai le sentiment que mon propre rôle est peu intéressant. Ce qui me passionne, c'est d'être un conteur. Comme un magicien un peu machiavélique, je manipule les autres, je mène le spectateur par le bout du nez. Je crois beaucoup à la notion de divertissement, de plaisir. A partir

— Fanny (Anna Galiena) est archéologue, qui sait donc recoller un pot cassé. Les femmes le

surprenant, puisqu'il y a une part de féminité chez l'homme, et qu'elle nous effraie. Donc on la fait. On a une truelle, notamment dans les milieux un peu intellectuels, de nos émotions vraies, premières. Le pari de ce film, par rapport au marivaudage de «La mérienne», c'était de laisser affleurer ces émotions, qu'en petit calviniste coincé je n'avais pas osé sortir.

— Certains spectateurs mâles auraient-ils été moins gênés s'il y avait eu une véritable scène d'amour physique?

— Je ne crois pas que cela tienne à ça. Au contraire, c'est le «trop d'émotions» qui fait déjà problème à certains spectateurs, troublés par la sensualité à fleur de peau de Fanny. J'avais peur en filmant une scène plus physique de ramener le propos au terre à terre. Mais cela les aurait peut-être confortés dans leur pouvoir de mâle, c'est possible... Cela dit, je crois avoir encore un réel problème avec les questions de corps.

pour en parler avec ma sensibilité, ma peur, ma pudeur. Un sujet pour demain... inconvertible, comme la mort.

— «Vivre avec elle, Jacques (Renucci) ne pouvait plus. Vivre sans elle, il ne veut pas...» Comment faire dans ces cas-là?

— Je m'exprimerai en dehors du film. Pour moi, chaque journée de la vie passée sans chercher à comprendre l'autre est perdue. L'intérêt dans un monde voué à la vitesse, à l'efficacité, à une forme d'hédonisme faussé, c'est de chercher la communication. De manière un peu folle puisque tout contribue à nous faire passer les uns à côté des autres. J'ai le sentiment que les mots nous trahissent, qu'on a de la peine à se parler vraiment. Donc j'ai envie dans mes films de faire passer un message d'espoir. Je suis un indémodable optimiste, qui veut montrer qu'il y a un chemin quand on veut.

B. C. □

CINÉ CRITIQUE

Arrivée dans le désordre

Cela tiendrait à l'insoutenable légèreté des êtres, qui disent ce qu'ils ne pensent pas et ne font pas ce qu'ils pensent. Cela serait la passion sans majuscule, qui nie son authenticité et se complait dans le mensonge. Cela passerait pour une suite de «La mérienne», le détective privé aurait été renvoyé pour un écrivain public, la dame sur le canapé menacerait de se tirer et les bulles du marivaudage se seraient solidifiées en mots plus définitifs...

Le réalisateur Jean-François Amiguet fait un cinéma de pure supposition, comme pour mieux décrire son envie de composition. La vérité de «L'écrivain public» réside dans cette incertitude, cache-cache des personnages, des sentiments, ce «trois pas en avant, deux pas en arrière» de la géographie sentimentale, fugacité de la carte du tendre aussi éphémère que la ligne blanche tracée dans le paysage par un avion. Justement, Jacques (Robin Renucci) est aiguilleur du ciel. Il tombe des nues quand il apprend que Fanny (Anna Galiena), son ex, songe à refaire sa vie. Par goût de la mystification, il lui adresse des billets doux, composés par un écrivain public (Laurent Grevill). La poste ne met pas long: elle habite en face de chez lui. Déconcertée, Fanny fouille son âme. Elle est d'ailleurs archéologue...

Cet arsenal d'indices donne l'aspect «terre à terre» du film, carapace de symboles qui intriguent sans mystère. Elle, archéologue, gratte les pierres pour se trouver des racines, une histoire, une continuité. Lui scrute le ciel pour y révéler des pistes de décollage, organiser dans les vastes espaces des chimères sans risquer de se crasher. Les pieds sur terre contre la fête dans les étoiles... Mais, derrière ces effets scénaristiques, où la psychologie se décrypte et s'applique après mûre réflexion, se dissèquent en repères précis, voire sage obligé, et, à l'occasion, irrité à force d'être figé, «nombrilisé», demeure la petite musique d'Amiguet, salvatrice. Car comment croire autrement à l'histoire de Fanny, royale maîtresse de ses errances, et de Jacques, plouc embourbé dans ses fantasmies?

«L'écrivain public» séduit dans le leurre qu'il propose, dans ce schéma constamment contrarié, discuté, repoussé, d'un homme et d'une femme. Par bonheur, Amiguet a l'audace de ne pas s'arrêter au discours et d'oser disjoncter à la faveur d'un regard — merveilleuse Anna Galiena.

C. Le □

VU POUR VOUS

		24	LM	TG	NV		
Adieu ma concubine	***	***	-	***	-	***	***
Antonia et Jane	-	-	-	-	***	-	***
Bleu	**	***	***	***	***	***	***
Cliffhanger	*	**	0	**	*	*	**
Dans la ligne de mire	*	**	***	**	**	**	**
L'écrivain public	***	***	***	*	-	***	***
Les épiques de la passion	*	-	***	***	*	***	*
La firme	*	*	**	*	*	**	*
Le fugitif	*	**	***	*	**	***	**
Germinal	**	*	**	*	**	***	**
Jurassic Park	0	**	*	-	***	**	***
Manhattan Murder Mystery	***	***	***	***	***	***	***
L'ombre du doute	0	*	***	**	***	-	**
The Snapper	***	***	-	***	***	***	***
Le temps de l'innocence	**	***	***	***	***	***	***
Tina	-	-	-	-	*	-	**

Cinéma (Freddy Buache), 24 Heures (Bernard Chappuis / Robert Neze), Le Matin (Patrick Nordmann), Tribune de Genève (Edmée Curren), Nord Vaudois (Catherine Magnin), L'Hebdo (Anno Duplan), TSR (Christian Defay), Femina (Cécile Lecoultré).

● : détestable, ○ : à vos risques et périls, * : intéressant, ** : excellent, *** : chef-d'œuvre.

LM

832 18

PAGE
47

CINÉMA

Amour épistolaire

Désireux de reconquérir Fanny (Anna Galiena, photo), dont il est séparé, Jacques aura recours à des lettres rédigées par un tiers, «L'écrivain public» — titre du dernier film de Jean-François Amiguët.

A black and white photograph of actress Anna Galiena. She is shown from the chest up, looking down intently at a piece of paper she is holding in her hands. She has dark, wavy hair and is wearing a dark-colored top. The background is slightly out of focus, showing what appears to be an outdoor setting with some foliage.



Le film de la semaine de
Freddy Buache *

La manière indirecte

L'écritain public

De Jean-François Amiguet, Avec Anna Galiena, Robin Renucci, Laurent Gréville, Florence Pernel.

AU terme d'un ultime coup de téléphone à Verónica, dans «Le petit soldat» de Jean-Luc Godard, Bruno la questionne, inquiet de n'entendre à l'autre bout du fil qu'un «je ne sais pas quoi dire» suivi de longs silences indéchiffrables. Alors, brusquement, cédant à une douce irritation, il ordonne: «Dites des mensonges!». Immédiatement, elle retrouve la parole et jette, comme une sorte de litanie: «Je ne suis pas amoureuse de vous. Je ne vous rejoindrai pas. Je ne vous embrasse pas tendrement...»

Les alibis rassurants

Cette rhétorique de la négation manifestée violemment à des fins d'aveu totalement impossible à proférer de manière affirmative et directe participe de l'exacte forme qu'adopte aussi Jean-François Amiguet dès le début et, surtout, à la fin de son film. En effet, au bord de la mer crétoise, en face de Fanny, qu'il vient de rejoindre (avant vaincu pour elle sa peur des voyages en avion), Jacques, une fois de plus, fuit par la tangente. Il n'ose pas exprimer sans détour son rêve fou de bonheur à deux qui l'a tenaillé dès l'instant de leur séparation conjugale, fondée sur ce qui renvoie (il le devine inconsciemment) à ses hantises de l'échec, à sa panique après ses propres méprises. Donc, afin de rompre ce

archéologiques à sonder certains vestiges de la mémoire de l'humanité, ce qui l'engage à profiter de son existence au présent, le passé n'étant que prétexte à des études. Jacques, sérieux et syndiqué, se contente, au contraire, de son métier d'aiguilleur du ciel. Responsable de la circulation au-dessus de l'aéroport, il s'installe dans la tour de contrôle, mais ne monte jamais dans un avion, car il se déclare claustrophobe et laisse, par conséquent, les autres s'envoler au loin... S'il n'a pas réagi très ouvertement au départ de Fanny, c'est parce qu'il a pu (et su) la tenir à portée du regard: elle habite un appartement de l'immeuble en face, qu'il peut épier de son balcon, de la fenêtre de sa chambre, qu'il partage parfois avec l'une des ses admiratrices.

Or, malgré la gentillesse de ses très serviables petites amies, il éprouve que l'aiguillon de la jalouse agace encore la blessure de la séparation, impossible à cicatrifier. Proie d'une lâcheté qu'il assume, sans trop y croire, à de la pudeur corsetée de lucidité, Jacques sent bien qu'au nom d'un profond désir toujours vivace, la reconquête de Fanny s'impose. Mais, craignant d'assumer sa passion à visage découvert, il invente le stratagème des lettres, commandées à l'écritain public, chargé de les adresser à la belle inconnue, soi-disant récemment rencontrée, et repérée ensuite, chaque jour, dans la rue.

Nuances et digressions

Personne, à partir de là, ne



□ **AVEC ANNA GALIENA**

Jean-François Amiguet tourne «L'écritain public».

sera vraiment dupe: les trois feindront l'ignorance pour mieux tirer le bon usage des messages livrés selon de fort discrètes observations préalables. Pris au jeu, par suite d'un quiproquo volontaire de Jacques, l'écritain public entre alors, de manière inattendue, dans le jeu: maître d'un système qu'il sait déstabiliser, puis contraindre d'en sortir, sorte d'aiguilleur du septième ciel en faveur de Jacques, il dégage la piste.

L'impénitent soupirant saura-t-il en profiter pour se gagner lui-même en gagnant Fanny?

Le cinéaste ne répond pas à la question parce que son propos ne relève pas d'une morale (forcément ambiguë), mais d'une description des comportements. Il prend le risque de renouer avec le dévoilement de la mauvaise foi par le biais d'une tragi-comédie inscrite dans un cadre classique: son projet, à l'évidence, ne rompt pas les apparences d'une tradition (héritée de Marivaux?) parce que son audace tient aux nuances capables de rendre astringentes certaines digressions de son discours: les chaises du jardin, rassemblées avant la pluie et, dans la nuit, éclairées par le rai de lumière de la porte ouverte du salon, composent un plan que soulignera la mélodie de Schubert et qu'animent deux vieillards accablants. Cette scène, narrative, ment inutile, capte, dans le mouvement du récit, plus de cruauté que n'importe quel drame à grands effets tapageurs: le romanesque glisse alors du côté de la poésie.

* Freddy Buache dirige la Cinémathèque suisse à Lausanne.

JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

Le discret badin

*Certains cinéastes jouent les pros, les spécialistes, les initiés.
 Mais ça leur fait mal d'expliquer la différence entre un travelling et un panoramique,
 entre les mots et les images, entre le cinéma et la télévision.*

Heureusement, il y a Jean-François Amiguet, étonnant mélange de sérieux et de badinage, de discrétion et de passion à cœur ouvert. Pas du tout blasé à force d'être apprécié. Voici quelques jours d'ailleurs, le Festival de Namur réserva à Amiguet une véritable ovation pour son petit dernier: **L'écrivain public**.

A vrai dire, on ne peut passer à côté de la riche personnalité de ce cinéaste au talent égal. En 1983, **Alexandre**, le premier long métrage de Jean-François Amiguet, refusé trois fois de suite par

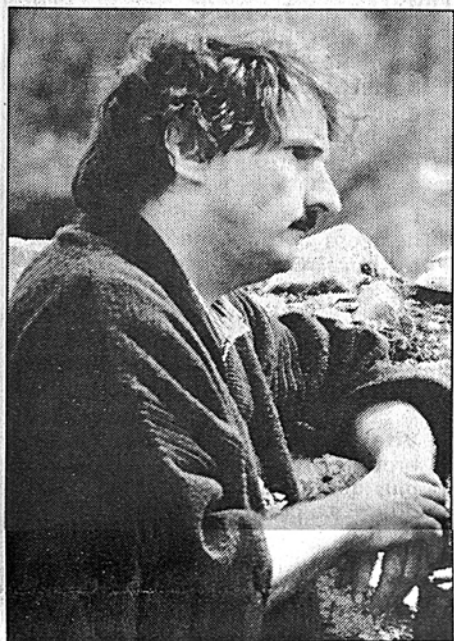
une commission fédérale, avait prouvé qu'une production de misère n'affectait ni sa richesse d'écriture ni sa tenue dans la notation juste, dans la gaieté et dans le charme. Le formidable acteur James Mason qui participa au film ne s'y était pas leurré.

Jean-François Amiguet avait entraîné son habileté, après plusieurs courts métrages réalisés dès 1971 (**Petit film ordinaire**, **Prolongation**, etc.), auprès de Tanner, de Michel Bory, d'Yves Yersin ou de Michel Rodde. L'enthousiasme qui entoura la sortie d'**Alexandre**, sa participation massive aux festivals de 1983 (Locarno, Valladolid, Orléans, Strasbourg, Annecy, ...) fit naître un scepticisme: Amiguet allait-il tenir la rampe alors que d'ordinaire l'éphémère frappe les nouvelles signatures du cinéma suisse?

C'était sans compter sur le caractère simple, honnête, efficace d'Amiguet, sur son plaisir d'être sur le pont à batailler ferme pour un scénario, à monter à l'assaut de sa passion, à se distinguer du panel des cinéastes suisses. C'était sans compter sur son deuxième film, **La méridienne**, traité de marivaudage dans lequel un homme, François (comme Truffaut), se donnait un mois pour rencontrer la femme de sa vie et engageait un détective chargé de le filer et de lui désigner au final la femme qui partagerait son destin. Œuvre fragile ballottée entre une suspension du temps, une légère confusion des sentiments et un plaisir évident de filmer la lumière et la douceur d'un mouvement, **La méridienne** se posait là, comme une évidence dans sa délectation.

Sans le putsch culturel pratiqué

habituellement par les cinéastes suisses adossés sur un succès (genre on sait mieux que vous), Jean-François Amiguet rend hommage à Truffaut, pratique, à travers la tragi-comédie, le cinéma qu'il aime et que personne n'est forcé d'aimer. Il l'offre au public, simplement: «Nos amours flanchaient, il faisait froid dedans comme dehors, les amis étaient lointains et les matins désenchantés. Nous avons voulu croire encore au soleil d'été, aux tendresses inviolées, à la beauté d'un visage, aux instants de grâce», écrivait-il à propos de **La méridienne**. La France, qui co-produit largement son nouveau film, **L'écrivain public**, ne s'y est pas trompée: cette sensibilité est belle et rare.

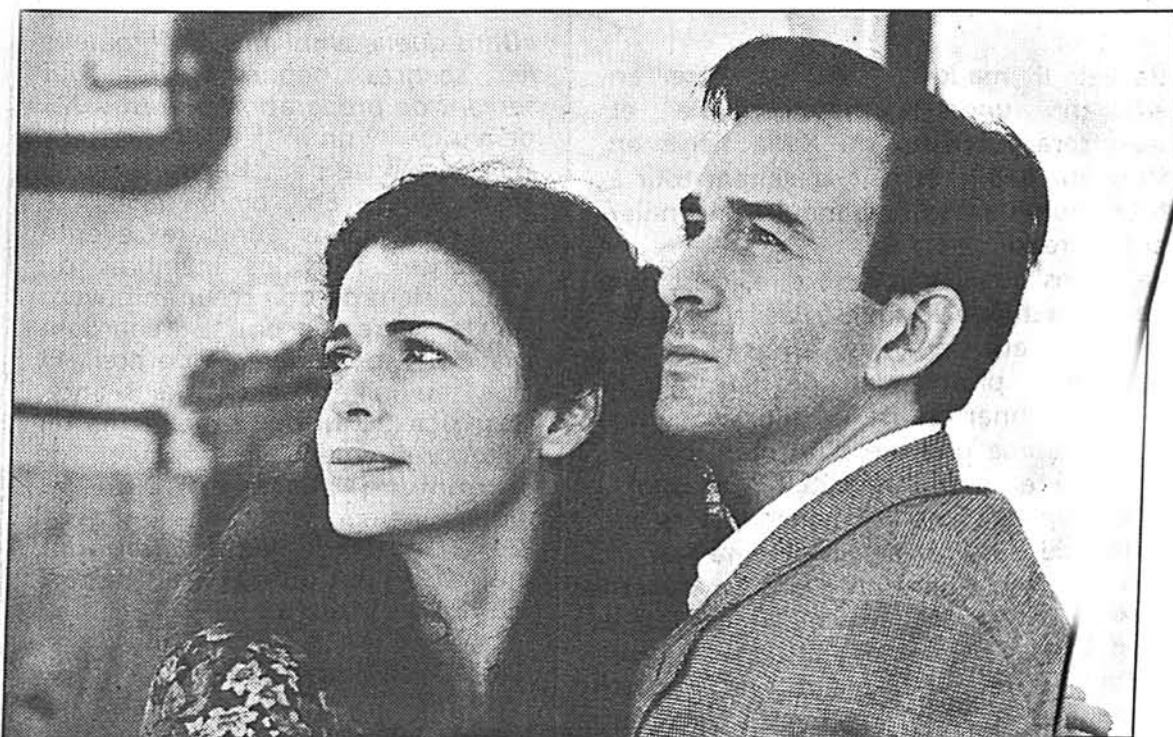


Jean-François Amiguet avec Anna Galiena durant le tournage de **L'écrivain public**.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

Toutes choses à dire

*Depuis **La méridienne** et son héros amoureux de toutes femmes, Jean-François Amiguet n'a pas renié son optique résolument truffaldienne.*



Galiëna-Renucci: ni avec ni sans toi...

Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena), les personnages de **L'écrivain public**, ont décidé de se séparer après sept ans de vie commune tout en restant amis et amis proches puisqu'ils habitent en face l'un de l'autre. On ne peut se lasser de songer au sketch réalisé par Truffaut pour **L'amour à vingt ans**, où une même situation contemplative vouait à l'échec les espoirs de Jean-Pierre Léaud pour Marie-France Pisier. **L'écrivain public** prend d'ailleurs la même tournure puisque Fanny annonce soudain son départ à l'étranger. Jacques ne peut s'y résoudre: il charge un écrivain public d'envoyer à Fanny des lettres enflammées en souhaitant que la découverte d'un nouvel amour la retienne. Etrange jeu où l'on badine avec les mots, avec l'amour, entre Jacques, cet

homme qui trouve le bonheur surait et les vérités pas bonnes à dire, et Fanny, cette femme lumineuse qui pleure pour redonner du goût au bonheur.

L'écrivain public, c'est donc tout Amiguet. Au stratagème du détective de **La méridienne** succède celui des lettres dans un monde où, par peur d'agir à visage découvert, l'homme s'interdit d'accomplir l'acte simple et sincère qu'attend, pourtant, la femme. Ce film-là est un appel au bonheur.

L'écrivain public

De Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Grevill, Florence Pernel, Michel Etcheverry.

Rex 1, vendredi 22 octobre à 22 h 30



CINÉMA

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

Dieu que les hommes sont indécis dans les films d'Amiguet, Dieu qu'il leur faut de détours et de subterfuges pour voir clair enfin dans leurs propres sentiments. Mais c'est là bien sûr que réside tout le charme de ces délicates comédies.

Depuis une année, Jacques est séparé de sa femme, Fanny, «séparé ensemble» comme il l'a demandé: elle habite en face de chez lui, il la voit tous les jours. Parce que Fanny lui semble triste, Jacques commence à lui

faire parvenir des lettres d'amour anonymes, rédigées par un écrivain public.

Il entre alors dans un jeu subtil de mots et de rôles où, dans le langage comme dans les sentiments, le faux révèle le vrai. Saluons au passage les talents d'écriture d'Anne Gonthier et rappelons-nous que l'authentique marivaudage est chose sérieuse.

— V. SCH.

● *«L'écrivain public» de Jean-François Amiguet, scénario et dialogues, Anne Gonthier. Avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Grévill et Florence Pernel.*

CINÉ-CRITIQUE «L'écrivain public» de Jean-François Amiguet sort après une longue gestation

Un divorce à l'helvétique

De la difficulté d'aimer: Amiguet et Anne Gonthier, sa scénariste de toujours, explorent les voies d'une rupture, du mensonge, d'une quête.

L'écrivain public, Suisse-France, 1993, de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Gréville, Florence Pernel et Michel Etcheverry. «Ni avec toi ni sans toi»: combien de couples ne sont-ils pas arrivés à ce terrible constat de la difficulté d'aimer?

Au cinéma, ces paroles sont à jamais liées aux époux trop parfaits du méconnu *The Happy Ending* (Richard Brooks, 1969) et aux amants maudits de *La Femme d'à côté* (François Truffaut, 1981). Voici aujourd'hui, sur un ton mineur, le couple tendrement déchiré de *L'écrivain public*. Le temps d'un joli film (le qualificatif est vraiment incontournable), il vivra à son tour la formule, mais sans jamais oser l'exprimer.

Il y a un an que Jacques a convaincu Fanny de «se séparer ensemble», c'est-à-dire de ne pas se perdre de vue pour autant. Peu importe qui des deux est allé emménager dans l'immeuble en face, puisque le résultat serait le même: quotidiennement rappelé au souvenir de leur vie commune, Jacques sombre, malgré de charmantes consolations, dans la nostalgie de l'amour qui les unissait. Il se résout alors à un stratagème pour reconquérir Fanny: il fait écrire à un professionnel des lettres «d'amoureux secret» dont la destinataire ne sera jamais dupe. Pire, le jeu de séduction se complique par la présence de ce troisième personnage, qui aura quelque peine à se contenter du rôle qui lui a été assigné.

On le voit, Jean-François Amiguet et sa scénariste-complice de toujours, Anne Gonthier, ne se lassent pas d'explorer les incertitudes du cœur. Bouclant ici une sorte de trilogie entamée il y a dix ans avec *Alexandre* et poursuivie avec le plus remarqué *La Méridienne* (1987), ils semblent avoir cherché à allier un badinage réminiscent des films de Rohmer et un sens du tragique plus proche de Resnais. On ne saurait toutefois leur appliquer ce soupçon de sadisme et de détachement qui rend respectivement l'auteur des «contes moraux» et celui de *Mélo* si captivants. La comparaison renvoie le duo vaudois à une sensibilité à la fois plus littéraire, naïve et parfaitement aimable.

Les années passées à figurer le scénario ont laissé des traces, pour le meilleur et pour le pire: une densité bienvenue contre un aspect un tantinet mécanique. Heureusement, Robin Renucci et Anna Galiena défendent à merveille leurs personnages. Mais ce qui fascine finalement le plus, c'est tout ce qui rend un film pourtant tourné en France voisine si distinctement helvétique: coïncé entre deux cultures (germanique et latine), débordant de hantises comme de gentillesse, il



Robin Renucci et Anna Galiena.

affiche son côté propre en ordre (lui est aiguilleur du ciel et elle, archéologue) et sa poursuite-idée fixe du bonheur.

Typiquement indécis quant à la forme à donner à son catalyseur – l'impro-

bable écrivain public, entre Cupidon et Méphisto – le film envoie en fin de compte Fanny et Jacques voir ailleurs (en Crète) s'ils y sont. C'est oui et «je t'aime», déclaré en mentir vrai. On est

ému: un certain charme sentimental a opéré, auquel s'ajoute éventuellement le plaisir masochiste de s'être reconnu. (Sortie du film mercredi.)

Norbert Creutz

«De la légèreté à la gravité»

– Pourquoi vous êtes-vous intéressé à ce thème, l'écrivain public?

– Le sujet principal du film, c'est le stratagème de Jacques (Robin Renucci), qui se trompe sur lui-même et sur ses sentiments. L'écrivain public sert d'intermédiaire, de «go-between» indispensable. Sans lui, le couple ne survivrait pas à ses contradictions.

– Vous semblez accorder beaucoup d'importance aux mots.

– C'est un des thèmes principaux au film. Le jeu avec le langage, la complicité à travers les mots créent le ciment de couple. De plus, il y a un grand rapport

entre le langage et le mensonge: parler c'est mentir, puisque les mots nous trahissent. Les personnages disent souvent le contraire de ce qu'ils ressentent. Mais cela ne peut être constamment le cas; il faut parfois arriver à une certaine vérité. Je crois que c'est ce que dit le film: la nécessité d'atteindre, à un certain moment, un «parler vrai».

– La musique du film a été composée par William Sheller. Pourquoi lui?

– Je désirais une musique intimiste, proche des sentiments des personnages; la musique de chambre s'est imposée rapidement, avant même de choisir le

compositeur. Je cherchais un musicien capable de passer d'un sentiment à l'autre, de la légèreté à la gravité, et William Sheller était un artiste tout indiqué.

– Votre long métrage est une coproduction franco-suisse. Est-ce une nécessité pour vous?

– Absolument. Cela m'a donné une liberté quasi totale. Je voulais réaliser quelque chose qui tente de se distancer du monde, de la réalité quotidienne. Par la beauté des décors, de la musique, des visages, des sentiments, je pense que mon film résiste au réel.

L.P.

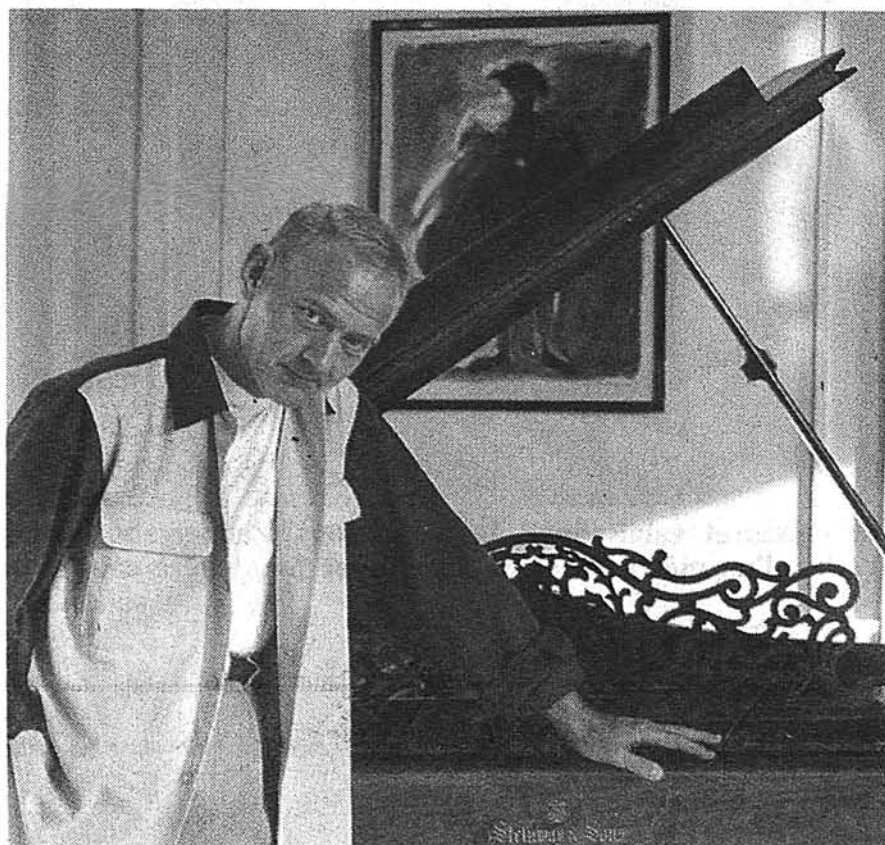
la Presse

RIVIERA CHABLAIS

Successeur de «L'Est Vaudois/Riviera»

Musique du dernier film d'Amiguet

Primée aux Victoires



Le cinéaste veveysan Jean-François Amiguet a fait très fort en choisissant William Sheller (photo) pour composer la musique de son dernier film «L'Ecrivain public».

La semaine dernière, à Paris, William Sheller a en effet été récompensé lors des Victoires de la musique pour la bande originale de «L'Ecrivain public».

Du sur mesure, puisque William Sheller a travaillé après avoir vu le film.

Vendredi 18 février 1994

« L'Ecrivain public » de Jean-François Amiguet

Musique primée aux Victoires

Le cinéaste veveysan Jean-François Amiguet a visé dans le mille en choisissant William Sheller pour composer la musique de son film, « L'Ecrivain public ». La semaine dernière, à Paris, William Sheller a en effet été récompensé lors des Victoires de la musique pour le disque de « L'Ecrivain public ».

« L'Ecrivain public », sorti en novembre dernier, c'est l'histoire de deux être qui s'aiment passionnément, mais qui ont de la peine à vivre ensemble. C'est l'histoire de Jacques et de Fanny qui ont un plaisir inouï à se rencontrer, mais qui se rejettent aussitôt. D'après un scénario signé Anne Gonthier, le cinéaste veveysan Jean-François Amiguet en a conçu un film tout en beauté et en sensualité.

■ Pourquoi Sheller

Pourquoi avoir choisi William Sheller? « Dès le début, nous voulions une musique classique, mais avec une consonnance actuelle. Bien sûr, nous aurions pu reprendre des œuvres du répertoire comme Mozart ou Schubert, mais le scénario étant original, nous avons préféré avoir également une musique inédite. Nous avons donc pensé à William Sheller, car il compose de la musique actuelle tout en se nourrissant de la tradition. Et puis, en écoutant ses disques, nous avons constaté qu'il y a un mouvement oscillatoire dans sa musique qui passe facilement d'un état de bonheur à une situation désespérée. C'était exactement ce qu'il fallait pour « L'Ecrivain public » qui traite justement des incertitudes du cœur, de l'ambivalence affective des deux personnages. »

■ Musique sur mesure

Le film conçu et réalisé, c'était

au tour de William Sheller de jouer. Avec une copie vidéo en poche, il a travaillé à la seconde près pour composer une musique sur mesure, grave et légère à la fois, toute en finesse et en subtilité afin de respecter l'âme du film.

La symbiose a finalement bien marché, puisque la musique de « L'Ecrivain public » a été primée aux Victoires.

■ Histoires de Romands

Quant à Jean-François Amiguet, il continue de courir et de tourner. Actuellement, il est en train de préparer un film, coproduit par la TSR, sur des Romands racontant des histoires drôles. « L'humour est un moyen de comprendre la sensibilité d'une région, d'un peuple. Et puis, en réalisant ce film, j'ai surtout envie de préserver la mémoire du pays », conclut Jean-François Amiguet.

Anne-Marie FRANCELET

L'affiche du film et, en médaillon, Jean-François Amiguet.



«L'ÉCRIVAIN PUBLIC», DE JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

Les jeux de l'amour et du mensonge

Dans sa nouvelle comédie psychologique, le cinéaste veveysan se sert de fausses lettres d'amour pour révéler les mouvements secrets du cœur.

Après «Alexandre» (1982) et «La Méridienne» (1988), Jean-François Amiguet boucle sa trilogie du désir amoureux: c'est «L'Ecrivain public», un nouveau «film désespérément heureux», pour reprendre l'expression du cinéaste veveysan. Jacques (Robin Renucci), aiguilleur du ciel, a aimé Fanny (Anna Galiena), archéologue. Ils se sont séparés, ils sont restés amis et voisins. Quand Anna annonce son départ pour l'étranger, Jacques se met en tête de la retenir par un astucieux stratagème: il demande à un écrivain public de lui adresser de belles lettres d'amour. Jouer avec les sentiments peut être un jeu dangereux, mais c'est aussi en semant le mensonge qu'on récolte la vérité. Sur un scénario d'Anne Gonthier et une musique de William Sheller, Jean-François Amiguet analyse une nouvelle fois avec élégance et acuité les contradictions du cœur.

— «L'Ecrivain public» a nécessité plus de cinq ans de travail et onze versions du scénario. Au cours d'une si longue gestation, le désir initial ne s'émousse-t-il pas?

— Non. Plus les répliques sont affûtées, plus la narration est ramassée, plus on a de chance d'être surpris au tournage. Or le but d'un réalisateur qui passe des mois, des années à écrire, produire, rendre possible une entreprise, c'est être surpris au tournage, être saisi par les émotions que donnent les acteurs. En matière de création artistique, je ne crois pas à la génération spontanée.

— Les comédiens sont-ils les garants de l'émotion?

— Oui. Bien sûr le texte écrit par Anne est très beau, très fort à mon avis. Ce sont des mots que j'aime, une langue que j'aime, mais ce n'est qu'un scénario. Et puis les comédiens se réapproprient tout ça et c'est formidable. Un metteur en scène ne peut pas faire grand-chose, ce sont les acteurs qui font le film. Je crois de plus en plus à l'acteur. C'est lui qui est

en rapport direct avec le spectateur. C'est pourquoi il faut rencontrer beaucoup de comédiens. Entre «La Méridienne» et «L'Ecrivain public», j'en ai rencontré 400...



J.-F. Amiguet

— Comment le choix des comédiens s'est-il fait?

— Au départ, j'avais pensé à des comédiens plus âgés, comme André Dussollier. Après j'ai cherché des gens plus jeunes et j'ai eu la chance de tomber sur un type comme Robin (Renucci), qui a vraiment le verbe, la technique. Et puis je cherchais une fille qui me dépasse, une actrice qui m'emmène sur un terrain inconnu, capable de me troubler et d'extérioriser des sentiments. J'ai pensé à des filles comme Victoria Abril ou Marie Trintignant, des actrices qui ont cette faculté tout à coup de me troubler. J'ai choisi Anna Galiena.

— Le personnage de Jacques vous ressemble-t-il?

— Il faut faire très gaffe de ne pas tomber dans ce travers du premier degré autobiographique. Il est indéniable que dans «Alexandre» il y avait une identification très forte entre le personnage et moi. Là, il faut aller plus loin. Le personnage de Jacques est beaucoup plus complexe que moi. Au fond, je me sens un peu dans la peau du vieux Crétois qui regarde les autres... Mais il y a des moments où je suis Fanny, quand elle dit à Jacques qu'ils resteront toujours des étrangers. Je sens cette tristesse, cette incommunicabilité terrible qu'il y a entre les êtres. Et je suis aussi l'écrivain public, lorsqu'il dit: «Aimer c'est une longue, si longue patience».

— C'est votre troisième long métrage écrit par Anne Gonthier. Comment se passe cette collaboration?



Robin Renucci veut empêcher Anna Galiena de partir

— L'important c'est de raconter une histoire. Et l'histoire dépend de la psychologie des personnages. Or la psychologie des personnages est prioritaire dans «L'Ecrivain public». On fait un film où l'on montre des gens qui se trompent sur leurs sentiments les plus élémentaires. Ce qui est intéressant dans notre collabo- ▶

ration, c'est que nous nous contredisons continuellement et ces bagarres permettent de déboucher sur une complexité psychologique qui est le sujet même du film. Notre collaboration permet de mettre constamment en doute toutes les répliques et les gestes des personnages. Ce qui me passionne, c'est de montrer des gens qui mentent et disent la vérité en même temps.

— **Votre film est coproduit par Daniel Toscan du Plantier. Comment s'est passée cette rencontre?**

— C'est un producteur de rêve. Il est drôle. Il parle de l'histoire du cinéma avec génie. Et parler de fric avec lui, c'est mission impossible. Ce qui l'intéresse, ce sont les acteurs, les actrices, le maquillage, la lumière, la musique. Après cette expérience, j'ai beaucoup plus d'amour pour les producteurs parce que je vois les difficultés auxquelles ils se heurtent. Toscan m'a réconcilié avec l'idée du producteur, cette espèce de mariage de raison, non d'histoire d'amour indispensable entre le producteur et le cinéaste.

— **«L'Ecrivain public» boucle une trilogie sur l'amour. Et après?**

— Je m'intéresse de plus en plus au sur-réalisme. Honnêtement, je ne sais pas sur quoi ça va déboucher. Je cherche, je veux me donner du temps. Je revendique une certaine lenteur de travail. Pour le moment, j'ai envie d'aller gratter sur un ter-

«Le grand défaut des cinéastes est de croire qu'ils doivent être des intellectuels»

rain que je ne connais pas. Mon seul luxe dans la vie c'est d'avoir du temps...

— **Vos films de fiction sont détachés des réalités socio-économiques. Le documentaire est-il une façon de s'enraciner dans la réalité?**

— Je suis attiré par la fiction, j'aime la fantaisie... Et puis de temps en temps j'aime bien me coltiner avec le réel de fa-

çon assez rigoureuse, passer au scanner l'âme d'un bistrot vaudois («Au 10 août»), être le plus factuel possible. J'ai besoin de ça pour reprendre contact avec la réalité. Dans une fiction, j'aime les décors un peu désuets, je recherche la beauté des visages ou de la langue. Par contre, dans le documentaire, j'aime bien aller buter contre une réalité. C'était le cas déjà de mes tout premiers films, sur les agriculteurs de montagne ou sur les procédés écologiques. Le grand défaut des cinéastes est de croire qu'ils doivent être des intellectuels. Selon moi, les grands cinéastes, Jacques Tati, Buñuel, sont des «regardeurs»... Mon boulot n'est pas de penser l'évolution du monde, pour ça il y a des philosophes. Moi, je revendique une espèce d'innocence, de naïveté. Ce qui m'intéresse, c'est un conducteur de train de montagne qui s'endort dans un tunnel, c'est un ouvrier albanais qui traverse la rue avec une planche sur l'épaule. ■

**Propos recueillis par
Antoine Duplan**

«L'Ecrivain public». De Jean-François Amiguet. Avec Anna Galiena, Robin Renucci, Laurent Grévil. Suisse-France, 1 h 22.

L'écrivain public

L'accent grave des mots

Pour son deuxième film tourné en France, le cinéaste vaudois Jean-François Amiguet n'abandonne pas le marivaudage. Mais le ton est plus grave. Entretien et explications.

TV8 Si la relation Fanny-Jacques est captivante, les personnages secondaires embrouillent l'histoire. On ne sait pas combien de femmes gravitent autour de Jacques? Jean-François Amiguet: L'important n'est pas là. Il s'agissait de montrer un personnage très attiré par la gent féminine. Mais contrairement au jeune insouciant de *La Méridienne*, il s'agit d'un quadragénaire vivant des choses graves. Mon pari était d'en parler, de montrer que bonheur et malheur sont proches.

— Au début du film, Jacques et Fanny se parlent sur le ton du marivaudage.

Quand Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena) ne jouent plus.



Michel, l'écrivain public (Laurent Grévill) va entraîner Fanny plus loin que Jacques ne l'avait imaginé.

Pourquoi l'abandonnent-ils vite?

— Parce que c'est un couple dont la complicité repose beaucoup dans leur jeu avec les mots. Mais ils sont tellement pris par ce jeu qu'ils en oublient l'essentiel. C'est propre aux couples contemporains: nous avons très très peur de nos émotions, de nous affirmer dans le discours amoureux.

— En quoi *L'écrivain public* clôt-il la trilogie entamée en 1980 avec *Alexandre* puis *La Méridienne* en 1987?

— Il se trouve que les trois films abordent involontairement le problème du mensonge et de la vérité dans la quête du bonheur amoureux.

Je voulais montrer que les mots sont incapables de traduire nos émotions. C'est pour cela qu'il faut revenir au parler vrai. Ce que fait Jacques dans son aveu en Crète. Et je ne veux pas que

mon prochain film traite des incertitudes du cœur. Dans ce domaine, j'y vois beaucoup moins clair qu'il y a 13 ans!

Propos recueillis par Stéphane Rastello



Le cinéaste Jean-François Amiguet.

L'intrigue

Après sept ans de mariage, Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena) se sont séparés. Mais Fanny vit depuis un an dans l'immeuble d'en face. Lorsqu'elle annonce à Jacques son intention de partir à l'étranger, il se précipite chez un écrivain public. Sous le couvert de l'anonymat, Jacques tente de la reconquérir en lui écrivant ce qu'il n'a jamais osé lui dire.

Un film plus grave et moins maîtrisé (en ce qui concerne les seconds rôles) que *La Méridienne*. Amiguet reste toutefois passionnant dans son observation des comportements amoureux.

stR

PHOTOS DR ET CHRISTIAN BONZON

Le septième art au septième ciel

On se bousculait à la Fête du cinéma à Vevey, dans le sillage du Festival de film de comédie. L'événement très attendu était évidemment la présentation en avant-première du dernier film de Jean-François Amiguet, «L'Ecrivain public», qui fut projeté deux fois samedi soir. A l'Astor, le rock menait le bal et les enfants trouvaient leur compte dimanche après-midi.

La Fête à Vevey, côté rue

Le cinéma des bambins



Les Veveysans se sont pressés devant les salles de cinéma. Dominique Muller

La Fête du cinéma a fait bouger les Veveysans pendant trois jours, aux abords des quatre salles. Dimanche, l'incroyable bienveillance du ciel n'a poussé vers la Grenette qu'une poignée de mini-vedettes, Zorro, le Capitaine Crochet, Cendrillon et leurs éminents collègues, vers la Grenette où les attendaient les musiciens New Orleans d'une chaîne alimentaire pavoisant jaune et rouge. Le petit cortège rejoignit ensuite la salle de cinéma, par le chemin des écoliers.

«L'incroyable voyage» de Disney embarquait le petit monde dans la merveilleuse et attendrissante errance de deux chiens et d'une chatte à travers les montagnes américaines. Filmée avec la virtuosité que l'on connaît depuis «Désert vivant», l'histoire ne manque pas d'humour.

■ Novembre en septembre

A l'Astor, Denis Rabaglia, cinéaste de Martigny, présentait son film, «Grossesse nerveuse», en compagnie de l'interprète principal, Tom Novembre. Tourné en

France, ce film plein d'ironie et de tendresse touche aux difficultés de relations entre un homme et une femme (encore !), quand un enfant survient. Lui tient à l'enfant, elle, ne tient pas au père... «Ce sont des gens avec des souffrances réelles mais des réponses excessives», résume l'auteur.

Autour de la Fête, le «Mouvement perpétuel» a suscité les rencontres et les discussions sur les relations hommes-femmes, sur le prétexte du cinéma, par le truchement d'un petit questionnaire violet. Clin d'œil pour inviter à prolonger la réflexion. M.S.

«L'Ecrivain public» de J.-Fr. Amiguet

L'apprentissage du parler vrai

Cinq ans après «La Méridienne», on découvre le dernier film du cinéaste veveysan Jean-François Amiguet. Film classique, délibérément élégant et littéraire, «L'Ecrivain public» est un marivaudage, qui cherche à sortir du moule. Cessons de nous mentir, tentons une fois d'être vrais, suggère cette fable moderne sur les va-et-vient de l'amour.

Une femme, un homme se sont aimés, se sont séparés, mais pas vraiment. Pour se rejoindre, ils devront briser un à un les malentendus et les mensonges, ceux des lettres que l'on demande à un écrivain public.

— Jean-François Amiguet, nous sommes encore dans un problème de communication. Entre un homme pâlot et froussard et une femme forte ou le paraissant ?

— C'est évidemment l'incommunicabilité. Je crois que les femmes savent mieux se situer par rapport au monde. Elles savent ce qu'elles veulent et depuis 30 ans les hommes, à la traîne, flottent, doutent et ne s'engagent pas. C'est le point nodal du cœur de l'homme que cette peur d'engagement.

— Désespéré ?

— Non, pas tout à fait, car je cherche une sortie honorable à mes protagonistes. Quand ils auront exploré le marivaudage, la manipulation, le mensonge, les doubles-sens, les malentendus, après avoir joué la vérité et le mensonge, ils se mettront à parler vrai. Le mensonge et l'absence de communication sont devenus le ciment du couple et si l'on veut que l'amour survive, il faut parler vrai.

— Votre film a une forme classique. Dès la première image, autour de la fontaine d'Annecy, on est presque sur une scène de théâtre italien.

— Dans la confusion des valeurs, où l'on est dans la haine de la pensée,

je renoue avec le classicisme. Je travaille en plans séquences pour arriver à la vérité des personnages sans jouer sur le montage, pour laisser des respirations.

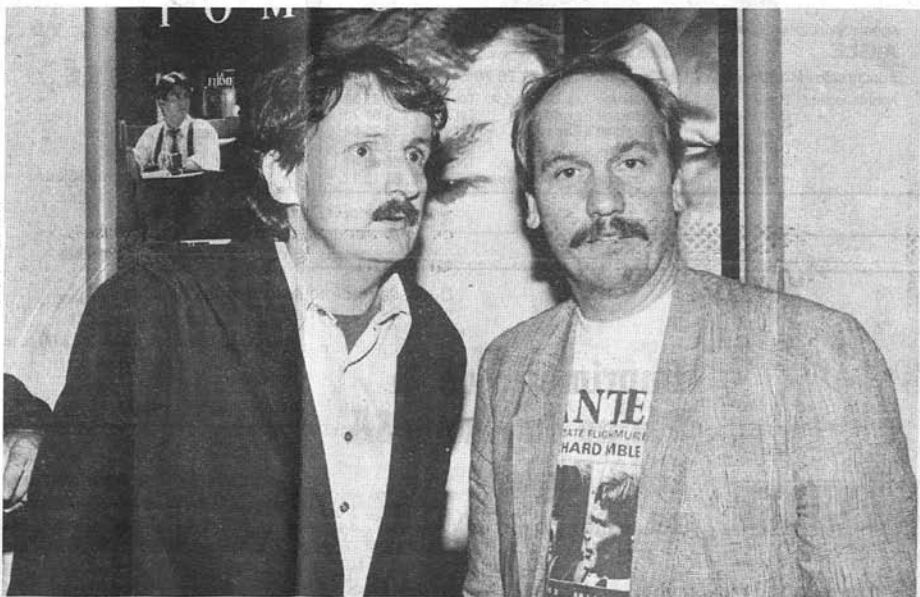
— La vérité, sait-on toujours où elle est ? Il y a tant d'ambivalence dans les personnages.

— Le moment essentiel de l'ambivalence humaine, dans le film, se situe en Crète lorsque Jacques ose déclarer sa passion et en même temps dit qu'il repart. On dit une chose et on agit le contraire. C'est tout notre drame. Jacques, le menteur, choisit son double et son contraire, l'écrivain public pour dire ce qu'il n'ose avouer.

— Le beau, le fini, le net, c'est aussi votre classicisme ?

— La beauté d'une musique, des images, des lumières, les rythmes lents, le parler littéraire sont ma façon de résister à la laideur et à la vitesse qui envahissent aussi le cinéma.

Propos recueillis par Mireille Schnorf



Jean-François Amiguet et Yves Moser, à la sortie de la présentation de «L'Ecrivain public» à Vevey.

Dominique Muller

Renucci le marginal

Jean-François Amiguet l'a choisi pour qu'il forme avec Anna Galiena le couple de «L'écrivain public». Bien vu, car Robin Renucci est un comédien de haute lignée. D'ailleurs, devant la caméra du cinéaste veveysan, cet acteur à part montre une fois encore qu'il possède le sens du verbe et de la légèreté.

DANS «L'écrivain public», le nouveau long métrage très raffiné de Jean-François Amiguet, Robin Renucci joue en toute simplicité un personnage compliqué. Celui de Jacques, pour qui le bonheur est surfait et les vérités pas bonnes à dire. Par l'intermédiaire d'un écrivain public, il se livre donc à un étrange badinage avec celle qu'il aime (Anna Galiena, échappée du «Mari de la coiffeuse» et tout bonnement magnifique).

Belle présence, jeu affûté et regard intense: avec le film d'Amiguet, ce comédien beau parleur ravira ses groupies — car il en a. Au passage, il enrichira aussi une filmographie où figurent déjà «Fort Saganne», «Masques», «Etats d'âme», «L'amant magnifique», «Escalier C» et «Faux et usage de faux». Des œuvres qui l'ont montré parfait dans le registre tourmenté.

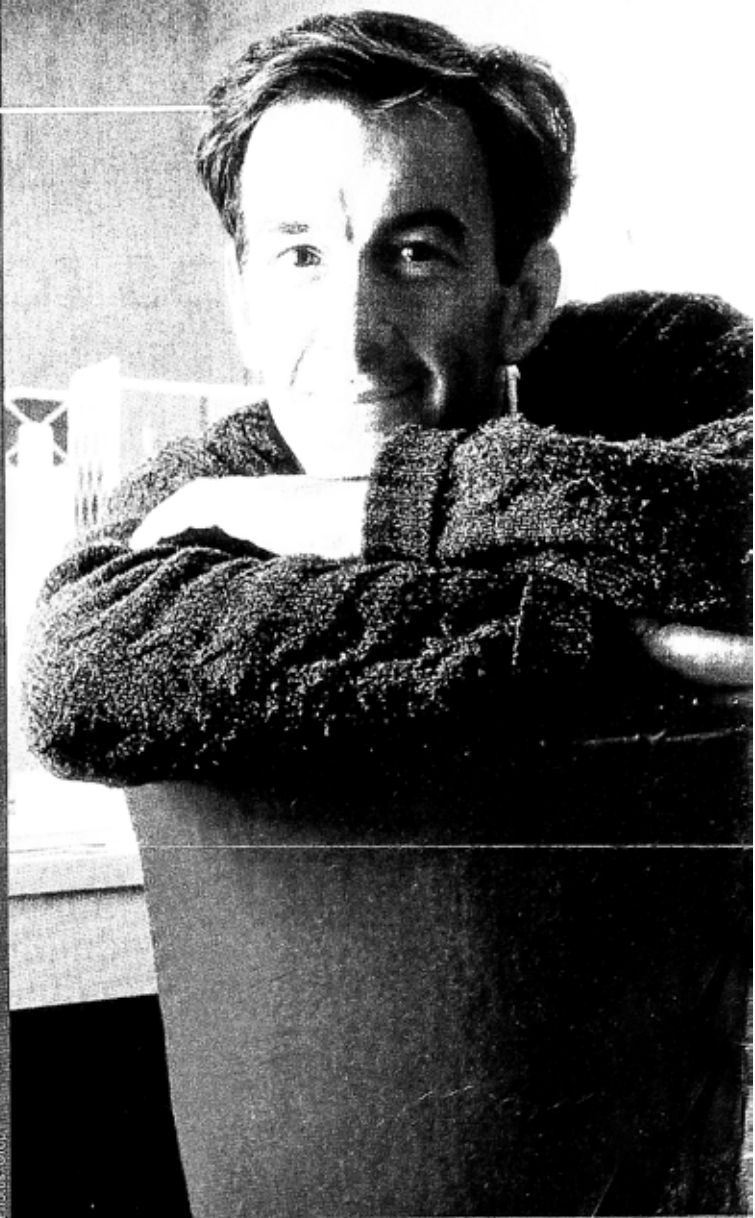
«Oh! je ne suis pas quelqu'un de tourmenté. Mais, c'est vrai, je suis fait pour la complexité. Les rôles sans aspérité ni gravité ne m'attirent pas. Trop ternes! Néan-

moins, j'essaie toujours d'imprimer une légèreté d'âme à mes personnages», explique Robin Renucci, 37 ans, qui vit dans une maison perchée sur les hauteurs corses avec sa femme et ses trois enfants.

Pas de calcul

«En vérité, je ne calcule jamais. Seul compte mon désir de voyager à travers mes personnages. De regarder les autres. D'aller à leur rencontre», martèle cet ancien élève du Conservatoire, qui mène parallèlement une belle carrière au théâtre et à la télévision (se souvenir d'un remarquable «Léon Morin, prêtre» avec Nicole Garcia).

Reste qu'il a été surtout vu au cinéma, où il a tourné parfois jusqu'à cinq films en une année. Total, on a longtemps pris ce comédien racé pour une usine. «Curieux. Moi, j'ai le sentiment que j'ai su prendre mon temps.



Robin Renucci. Un acteur sur mesure pour les rôles complexes.

J'ai une vie très chargée, mais parler de boulimie professionnelle serait exagéré. Faire l'acteur, ça laisse quand même du temps libre.»

Pas étonnant, donc, que ce grand discret ait aimé travailler avec Amiguet. «Sa qualité première, c'est sa lenteur, son calme. Chez Jean-François, tout n'est que courtoisie et harmonie. Le tournage à Aix-les-

Bains a donc été particulièrement agréable. Et le sujet même de «L'écrivain public» — ni avec toi, ni sans toi — me paraît très contemporain. La séparation n'est peut-être plus à la portée de n'importe quel couple d'aujourd'hui. On peut se quitter, mais les sentiments demeurent.»

«Oui, je suis heureux d'avoir joué dans «L'écrivain public», qui correspond à ce que j'aime. Dans mon métier, je me sens marginal. Car je crois à la «petite voix» que font entendre certains films plutôt qu'au matraquage», note Robin Renucci.

Et ce n'est pas de sitôt qu'il sera pris en flagrant délit de compromission: là, il tourne un film sous la direction de Maurice Dugowson («F comme Fairbanks»), tandis qu'il a tenu le rôle-titre de «Jules», premier long métrage signé Christian Paggiolo à découvrir bientôt sur Arte.

«L'écrivain public»



Film franco-suisse de Jean-François Amiguet (82 minutes). Avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Grévill. Scénario et dialogues d'Anne Gonthier et de Jean-François Amiguet. Musique de William Sheller. Produit par Daniel Toscan du Plantier et Bertrand Liechti.

● Dès le 5 novembre sur les écrans romands.



Fête du cinéma sur la Riviera du 10 au 12 septembre

Jean-François Amiguet, Tom Novembre et Aldo Maccione

LA FÊTE du cinéma prend de l'ampleur. Cette année, 19 localités vaudoises sont dans le coup, ce qui représente 32 salles - sans compter la Cinémathèque. Neuvième du nom, elle a lieu cette année à la mi-septembre de façon à tomber en pleine actualité cinématographique, sur les derniers jours des Festivals de Deauville et de Venise. Une quantité impressionnante de films est à l'affiche. Evidemment, essentiellement américains. Comme si Vaud voulait imiter Deauville! A croire qu'on ne peut pas pratiquer des prix populaires (huit francs) sans tomber dans les grosses ficelles.

Sur la Riviera toutefois, c'est mieux qu'ailleurs.

Aldo Maccione - que l'on verra au Théâtre du Vieux-Quartier, à Montreux, dès le 22 octobre, dans la pièce «Le Contrat», de Francis Veber - viendra inaugurer la fête à Vevey le vendredi à 18 h 30.

Sur le plan vaudois, douze avant-premières concourront pour le prix BCV décerné par un jury de sept cinéphiles qui ont été sélectionnés après un petit concours. La production des Etats-Unis est largement re-

présentée (six films) mais, rassurez-vous, il restera quelques miettes pour contrer les ogres d'outre-Atlantique. Pour le vrai cinéma, pas celui d'aujourd'hui qui, selon les termes de Freddy Buache, est «foutu», il faudra se rendre à la Cinémathèque suisse de Lausanne, afin de voir une rétrospective consacrée à Sacha Guitry.

Certes, sur la Riviera, on pourra quand même voir quelques bonnes réalisations:

● **«Fausto»**, de Rémy Duchemin, multiprimé lors du dernier Festival de Vevey. L'histoire d'un orphelin qui a l'art de retourner à son avantage les situations les plus désespérées. Une comédie traitée avec sensibilité, humour, fantaisie, grâce et tendresse.

● **«L'Ecrivain public»**, du Veveysan Jean-François Amiguet, très attendu, primé à Locarno par le jury officiel (prix spécial) et le jury des jeunes. Il sera projeté samedi. Il s'agit du troisième volet de la trilogie consacrée aux incertitudes du cœur, et commencée par «Alexandre» et «La Méridienne».

Ce film raconte l'histoire d'un homme qui, pour se consoler d'une rupture, veut s'inventer une nouvelle histoire d'amour avec la même femme. Il s'adresse pour cela à un écrivain public, à qui il

demande de rédiger quelques lettres d'amour, puis d'incarner cet amour imaginaire. Mais on ne badine pas avec les sentiments...

Ce film, dont la musique est de William Sheller, est produit par Daniel Toscan du Plantier et interprété par Anna Galiena, Robin Renucci, Laurent Grévill et Florence Pernel.

Il sera précédé de la projection de deux courts métrages: **«A la Recherche d'Adèle»**, de Martial Wanz (connu à Vevey pour y avoir donné des cours de dessin animé) et **«Liquid Assets»**, d'un autre Veveysan, François Rossier.

● **«Grossesse nerveuse»**, de Denis Rabaglia, avec une excellente musique signée Louis Crellier, une comédie satirique dans laquelle les enfants et chiens viennent combler le vide affectif de personnages obsessionnels, dans un monde où paternité et maternité ne riment pas forcément avec famille. Ou l'histoire d'une femme qui ne tient pas du tout à faire assumer la paternité du gosse à celui qui en est responsable... Tom Novembre sera présent lors de la projection dimanche à 15 h. 15.

● **«L'Enfant-Lion»**, réalisé par Patrick Grandperret avec la collaboration de Luc Besson. Un jeune Africain est le frère de lait d'une petite lionne. C'est d'elle qu'il apprendra les secrets de la brousse et des pouvoirs magiques.

● **«The Wedding Banquet»**, film taiwanais qui ne manque pas d'humour. L'histoire d'un type qui vit une relation homosexuelle jusqu'au jour où ses parents, qui s'étonnent qu'il ne soit pas marié, décident de lui rendre visite. Les deux homosexuels font appel à une artiste sans le sou pour jouer les mariées bidon et rassurer les parents.



Une scène de «Fausto», le film exquis de Rémy Duchemin, avec Ken Higelin, Florence Darel, François Hautesserre et Jean Yanne. (Au «Rex», à Vevey, vendredi à 18 h. 30).

Mais la belle finit par séduire son marié d'un soir...

Côté américain, il n'y a pas que du fast-food dégoulinant de violence, de bons sentiments moralisateurs ou de «prêchi prêcha politically correct»: signalons **«Le Fugitif»**, avec Harrison Ford, et **«Dans la Ligne de Mire»**, avec l'inévitable Clint Eastwood et l'excellent John Malkovich.

Pour le reste, **«Sliver»** (avec Sharon Stone et William Baldwin), **«La Fierme»** (avec Tom Cruise, Gene Hackmann et Holly Hunter), **«Pas de Vacances pour le Blues»**, avec Kathleen Turner, **«Last Action Hero»**, avec Schwarzie chéri, Tina (ou la vie d'une chanteuse de charme autre que Madonna).

Pour les enfants, au programme, **«Bambi»**, et

«L'Incroyable Voyage». Dimanche dès 14 h. 15, sous la Grenette, la marmaille pourra jouer les héros de cinéma à l'occasion d'un concours de déguisement (Zorro, Stallone, Schwarzie et les Tortues Ninja à éviter, faites travailler leur imagination!). Pour les amateurs de musique rock, outre **«Tina Turner»**, on pourra voir **«Jimi Hendrix»** et **«Rocky Horror Picture Show»**.

Pour les amateurs de gadgets et littérature cinématographique, à noter l'ouverture à Vevey, près du cinéma Rex, de la «Galerie du cinéma». L'artiste-peintre Philippe Visson vendra ce qui lui reste des anciens fauteuils de l'Apollo sur lesquels il a exercé ses talents.

Jérôme Christen

CINÉMA DE CHEXBRES

★ **«Malcolm X»**, de Spike Lee (Etats-Unis, 1992).

14 ans.

Séances vendredi 10 et samedi 11 septembre, à 20 h. 30.

★ **«Stalker»**, de Andreï Tarkovski (URSS, 1979).

14 ans.

Séances mardi 14 et mercredi 15 septembre, à 20 h. 30.

LES RENDEZ-VOUS DE LA FÊTE

Digne d'un Festival.



Emir Kusturica, présent à Lausanne.

Pour beaucoup, c'est vrai, la Fête du cinéma se confine à une indigestion de films. Mais c'est aussi un lieu de rencontre, un terrain à défricher en partant à la recherche de la perle rare. Vaud ne rime pas avec Cannes, la Fête n'a pas la prétention d'un festival qui couple son programme culturel avec une promotion touristique intensive. Sans doute. Mais quel festival ne serait pas heureux d'accueillir dans ses murs Emir Kusturica, Nacer Khemir, Raoul Peck, Enki Bilal, Jean-François Amiguet, Tom Novembre, Denis Rabaglia? Et la liste est loin d'être définitive...

Emir Kusturica

Sa présence à Lausanne, où il présentera une pub fumante et sa rétro au City, est à coup sûr l'événement du week-end. Né à Sarajevo en 1955, le Bosniaque s'est directement imposé aux yeux du monde avec «Guernica», son film de fin d'études à la célèbre Ecole de cinéma de Prague. Explorateur culturel, magicien du cinéma réaliste, Kustu remportait le Lion d'or à Venise en 1981 avec «Te souviens-tu de Dolly Bell?», doublait la mise à Cannes avec «Papa est en voyage d'affaires», Palme d'or 1985, avant de nous offrir deux films somptueux, «Le temps des

gitans» (1989) et «Arizona Dream» (1992).

Raoul Peck

Pour la première fois cette année à Cannes, un film haïtien était sélectionné en compétition officielle. Comme l'explique le cinéaste né à Port-au-Prince et qui vit désormais en Europe, «L'homme sur les quais» raconte l'histoire d'un monde fragile, d'une enfance qui se protège en créant un monde à part, un monde de fantaisie et de mystère. Mais, comme celui des adultes, ce monde n'exclut pas la cruauté.» Peck n'a connu que peu de temps la dictature des Duvalier. Il s'est donc servi de l'histoire authentique d'une petite fille haïtienne pour redonner corps à ses propres souvenirs. Sur un fond de couleurs pastel, le destin d'Haïti s'écrit ainsi en rouge et noir. Raoul Peck sera présent au cinéma Bellevaux.

Nacer Khemir

«Les baliseurs du désert» n'est pas le dernier film de Nacer Khemir. Il fut même tourné cinq ans avant «Le collier perdu de la colombe» qui avait enthousiasmé les festivaliers de Locarno en 1989 avant de séduire un très large public dans le canton de Vaud. Cinéaste tunisien préservé de toute

tentation maniériste, malgré des sujets qui se prêtent à ce style, Nacer est d'abord un formidable conteur. Du reste, avant de devenir le cinéaste inspiré que l'on connaît, il a écrit et illustré des contes comme «L'ogresse» ou «Le soleil emmuré». La récente notoriété internationale de Nacer lui a permis d'enchaîner deux productions: «A la recherche des 1001 nuits» pour France 3 et «Le prince qui contemplait son âme» (1993) que l'on se réjouit de découvrir.

Enki Bilal

Faut-il encore présenter le dessinateur de BD? Le réalisateur par contre reste moins connu. Malgré un budget dérisoire compte tenu du scénario, son «Bunker Palace Hotel» tient à l'évidence plus de la réussite que de l'échec. Le cinéaste est notamment parvenu à traduire sur l'écran l'univers crépusculaire du dessinateur. Pas

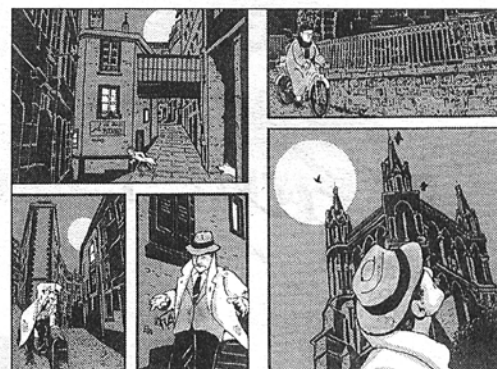
seulement à cause d'un éclairage glauque, c'est relativement facile, mais en créant une véritable atmosphère. Bilal avait ouvert une porte en 1989 pour le cinéma français. Mais, pour l'heure, il n'a malheureusement pas encore fait école.

J.-F. Amiguet

Le régional de l'étape, comme on dirait pour un coureur du Tour de France. A Vevey, où il présentera en première suisse romande «L'écrivain public», Amiguet n'aura pas besoin de descendre à l'hôtel. Troisième film d'une trilogie qui comprend encore «Alexandre» et «La méridienne», véritable tranche de vie, «L'écrivain public» raconte l'histoire d'un homme qui, pour consoler la femme qu'il vient de quitter, veut lui inventer une nouvelle histoire, un nouvel amour. Après le succès mérité de «La méridienne», le Vaudois a obtenu le Prix du jury des jeunes au dernier Festival de Locarno. Peut-être la plus belle des récompenses.

Tom Novembre

Comédien et chanteur, Tom Novembre interprète un garçon «droit mais maladroit» dans «Grossesse nerveuse» du Valaisan Denis Rabaglia, 27 ans. On ne sait rien de ce film si ce n'est que Louis Crelier, auteur de la musique (déjà disponible en CD, dist. Evasion) le trouve formidable. «Non pas par copinage mais parce que je le pense vraiment.» Un casting plus qu'intéressant (Sabine Haudepin, Isabelle Townsend, Marie-Laure Dougnac, Patrick Braoudé) suscite d'ores et déjà une saine curiosité. Et si c'était la révélation helvétique de l'année dans un registre un peu moins pesant que ses «illustres» aînés?



A Vevey et à Nyon, la Fondation vaudoise pour le cinéma parraine deux courts métrages, «A la recherche d'Adèle» de Martial Wannaz (photo) et «Liquid Assets» de François Rossier.

cinématop

critiques

L'écrivain public de Jean-François Amiguet

Jean-François Amiguet, cinéaste veveysan, était à Neuchâtel, en septembre dernier, lors de la « Fête du cinéma ». Il accepta de parler de lui et de son film avant la projection, mais parut hésitant pour engager un débat avec le public après la fin. A l'évidence, il est difficile, une fois la projection terminée, de parler d'un film qui joue sur les émotions des personnages, donc sur celles des spectateurs. Mais les choses se présentèrent de telle sorte qu'Amiguet, qui ne voulait donc pas parler, tint en haleine durant près d'une heure ceux qui étaient restés dans la salle, refaisant sous leurs yeux la mise en scène de quelques séquences, confirmant ainsi une qualité de son œuvre, le réel plaisir pris à faire du cinéma pour faire plaisir aux spectateurs. Jacques (Robin Renucci), aiguilleur du ciel, et Fanny (Anna Galiena), archéologue, se sont séparés après sept ans de mariage. Jacques ne peut pourtant vivre ni avec elle, ni surtout sans elle. Proches encore par leurs appartements, leurs rencontres dans la rue (à Aix-les-Bains); ils s'épient, mais Jacques, qui par son métier a la tête en l'air, plus que Fanny qui sait, en archéologue, réparer les pots cassés! Jacques est un être fort compliqué, un peu introverti: il fait rédiger par Michel (Laurent Gréville), écrivain public, des lettres anonymes enflammées d'amour adressées à Fanny, ne laissant à leur auteur que peu de liberté. Une idylle risque de s'amorcer entre Michel et Fanny que, jaloux, Jacques brisera. En Crète, où elle se rend pour son travail, Jacques la rejoint, malgré sa peur des voyages en avion, Fanny demandera à Jacques de lui dire un dernier mensonge. La réponse sera: « Je t'aime »...

Une musique insinuante, une caméra d'une belle souplesse pour saisir parfois en un seul plan une longue rencontre, la lumière qui sculpte une partie des visages dans la pénombre donnent à *L'écrivain public* un style d'une rare élégance. De bon niveau intellectuel, Jacques et Fanny parlent une très belle langue, chose somme toute assez rare au cinéma. L'écrivain public domine bien les formes écrites et orales. Le texte est précis, selon Amiguet, « à la virgule près », ce qui ne gêne pas les acteurs qui restent libres d'imprégner leurs personnages des gestes qui dévoilent sentiments, sensations et émotions. Mais les mots sont aussi faits pour mentir. Les personnages — et les spectateurs — ne devraient pas leur faire confiance. Il faut

donc être attentifs à ce qu'expriment les gestes, les regards pour saisir de quoi sont faits les élans annoncés par les mouvements qui disent, eux, la vérité du cœur. Amiguet nous offre ainsi un film en français, élégant comme du Rohmer, un brin « pervers » comme du Deville. Car Jacques, en fait, est un personnage bien compliqué, un peu exaspérant, si Fanny, même sur le défensive, est vibrante de sincérité.

Freddy Landry



Apollo 2 - Neuchâtel

memento neuchâtel

Semaine du 10 au 16 novembre 1993

Apollo 1, 2, 3 038 25 21 12

Mer. + jeu. 15 h et 20 h. 12 ans.

Germinal

de Claude Berri, d'après Emile Zola, avec Gérard Depardieu, Renaud et Miou-Miou. 7^e semaine. Dès ven. 15 h, 17 h 45, 20 h 30. Ven./sam. noct. à 23 h 15. 16 ans.

Soleil levant

(Rising Sun) de Philip Kaufman, avec Sean Connery, Wesley Snipes, Harvey Keitel et Tia Carrere. En 1^{re} suisse.

Chaque jour 15 h, 18 h, 20 h 15. 12 ans.

L'écrivain public

de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci et Anna Galiena. Première vision.

Uniquement ven./sam. noct. à 23 h. 16 ans.

Cliffhanger

de Renny Harlin, avec Sylvester Stallone. Derniers jours.

Mer. + jeu. 15 h, 17 h 45, 20 h 30. 16 ans.

L'ombre du doute

d'Aline Issermann, avec Mireille Perrier, Alain Bashung, Sandrine Bancel. 3^e semaine.

Dès vendredi 15 h et 20 h. 12 ans.

Germinal

de Claude Berri, d'après Emile Zola, avec Gérard Depardieu, Renaud et Miou-Miou. 7^e semaine.

Arcades

15 h et 20 h 15. 17 h 45 v.o. s./tit. fr.-all. Lundi toute la journée en v.o. s./tit. fr.-all. Ven./sam. noct. à 23 heures. 16 ans.

Tina

de Brian Gibson, avec Angela Bassett et Larry Fishburne. 2^e semaine.

Bio

15 h et 20 h 30. 12 ans. 17 h 45 v.o. s./tit. fr.-all. Mer., dim., lun. et mar. en v.o. s./tit. fr.-all. toute la journée.

Meurtre mystérieux à Manhattan

de Woody Allen, avec Diane Keaton, Woody Allen, Alan Alda et Anjelica Huston. 4^e semaine.

Palace

14 h 30, 17 h 30, 20 h 30. Ven./sam. noct. à 23 h 15. 12 ans.

Jurassic Park

de Steven Spielberg avec Richard Attenborough, Bob Peck. Son digital pour la 1^{re} fois à Neuchâtel.

Rex

Mer. + jeu. 15 h, 18 h, 20 h 30. Dès ven. 15 h, 20 h 30. Ven./sam. noct. à 23 heures. Pour tous.

Le concierge

de Barry Sonnenfeld, avec Michael J. Fox et Gabrielle Anwar. 2^e semaine.

Les fables de Robin

Dans «L'écrivain public» du Vaudois Amiguet, Renucci joue les menteurs. Entretien

INTERVIEW

Jérôme Christen

On le verra bientôt au cinéma dans une histoire d'inceste, étrange et très complexe, à la fois tendre et violente, «L'anniversaire du poisson-lune» de Bertrand van Effenterre. Il

y joue le frère amoureux d'Anémone. Lui, c'est Robin Renucci. Et il se paie le luxe de choisir ses films non seulement en fonction des personnages, mais également du metteur en scène. Aujourd'hui, il crèvera l'écran à Locarno dans «L'écrivain public», un film du cinéaste vaudois Jean-

François Amiguet. «Il pourrait s'intituler «L'éternel menteur», déclare amusé Robin Renucci qui joue Jacques, le menteur en question.

Zoom avant... Voilà un an que Jacques a quitté Fanny, mais lorsqu'il apprend qu'elle envisage de partir à l'étranger, son cœur se réveille. Vivre avec elle, il ne pouvait plus: vivre sans elle, il ne peut pas non plus. Il fait appel à un écrivain public et se fait passer pour un amoureux inconnu. Mais on ne badine pas avec l'amour! Mensonges, demi-vérités et révélations se succèdent. On patauge dans les incertitudes du cœur.



□ **DANS «ESCALIER C»**
Aux côtés de Claude Rich.



□ **ROBIN RENUCCI**

De Jean-François Amiguet, il dira:

«Il est capable d'être ému et de pleurer sur le plateau si une scène est juste.»

sait jamais vraiment où l'on va, mais il y a un moment où l'on sent que l'aventure est possible, que l'on va pouvoir s'entendre. Nous avons vécu des moments très forts. Jean-François est très attentif, toujours à l'écoute. Il ne sait pas toujours exprimer par les mots ce qu'il ressent, mais il est très sensible, capable d'être ému, bouleversé et de pleurer sur le plateau si une scène est juste. C'est ce qui nous a servi de point de repère.»

Renucci aime le cinéma qui va en profondeur dans les sentiments,

La dérive des sentiments

Pour Robin Renucci «Jacques est un personnage complexe, car il ment avec sincérité, comme la plupart des menteurs. C'est leur apanage d'arriver à complètement se mystifier, de se mentir à eux-mêmes pour être vrais. Et si les histoires d'amour sont complexes, c'est parce que c'est toujours au moment où l'on prend ses distances que l'on aime le plus. Mais en même temps, on craint de s'engager davantage. On est sans cesse partagé entre ces deux sentiments.»

Robin Renucci a débuté par un très bon second rôle dans «Eaux profondes» de Michel Deville avec Isabelle Huppert. Révélé dans «Escalier C» de Jean-Charles Tachella, il mène une carrière exemplaire en toute discrétion. Au théâtre, comme au cinéma et à la télévision.

Avec «L'écrivain public», il a été emballé par l'authenticité du scénario proposé par Anne Gonthier et Jean-François Amiguet. «Quand on accepte de tourner un film, on ne

comme celui de Bergman et Antonioni qui exprime l'incommunicabilité des êtres. Celle que l'on retrouve d'ailleurs dans le film d'Amiguet. «Il faut que les sujets traités aient une ampleur universelle. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller toujours plus loin dans la vérité des personnages, de vivre des expériences par le biais du jeu.» Ainsi, ses acteurs de références sont ceux qui s'engagent énormément, comme Michel Simon, ou ceux qui sont capables d'aller très loin dans la mesure, à l'image de Dustin Hoffman et de Jeremy Irons.

LOCARNO

Cinéaste veveysan à Locarno

"Est Vandois" 17 août

Amiguet séduit les jeunes

Si le Léopard d'or est allé au Kasakh Ermek Shinarbaev pour «Ma Vie sur le bicorné» (E/R d'hier), le cinéaste veveysan Jean-François Amiguet n'est pas rentré les mains vides du 46e Festival de Locarno: «L'Ecrivain public» a obtenu une mention spéciale du jury et surtout le 1er prix du Jury des jeunes (3000 francs). Il a aussi séduit la plupart des journalistes romands présents à Locarno.

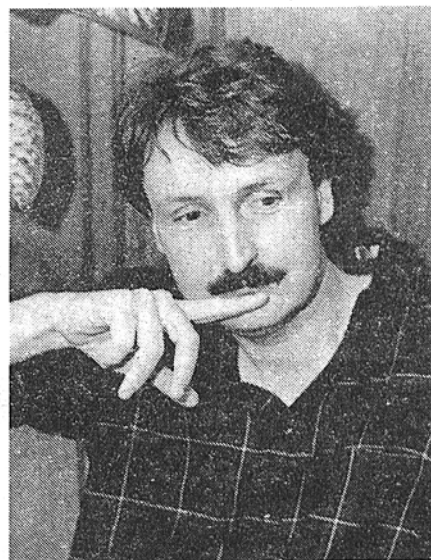
La seule note discordante émane du chroniqueur de l'Agence télégraphique suisse: «L'Ecrivain public» n'a «pas réellement convaincu», écrit-il. Selon lui, Amiguet signe une réalisation «trop maniérée» et «parvient difficilement à rendre crédibles les émotions de ses protagonistes».

Jugement plus nuancé dans *La Suisse*: Nadine Richon décrit une comédie «admirablement sereine» bien qu'«un peu trop sage», «joliment écrite mais pas verbeuse du tout puisqu'elle dit l'essentiel à travers un comique de situation et des scènes où un geste, un regard dans la pénombre en disent plus long qu'un discours». Et de regretter toutefois que l'histoire soit «peut-être trop peaufinée et pas assez audacieuse».

Norbert Creutz, du *Journal de Genève*, est élogieux. A ses yeux, «L'Ecrivain public» fait partie des films «excellents» qui, davantage que «Ma Vie sur le bicorné», auraient mérité d'être primés. Il vante la «grande délicatesse» d'un Jean-François Amiguet qui «exprime aussi bien la difficulté d'aimer que tout ce qui forme une certaine "suisse"».

Dans *24 Heures*, Claude Vallon vante «l'excellente tenue» de «l'Ecrivain public», film «charmant et plaisant». Quant à Pascal Baeriswyl, dans *La Liberté*, il ne commente pas le film de Jean-François Amiguet mais lui rend indirectement hommage en évoquant l'élévation du «niveau moyen des films en compétition».

Le film de Jean-François Amiguet,



Jean-François Amiguet: une mention spéciale, un prix et des éloges.

- Viviane Nussbaumer

dont le scénario porte également la signature de la Veveysanne Anne Gonthier, sortira sur les écrans de Vevey à l'occasion de la prochaine Fête du cinéma, qui se déroulera les 10, 11 et 12 septembre prochain. **Th.Z.**

Vent d'Est sur Locarno

24 Heures
16 août

Un Kazakh et un Géorgien distingués par un palmarès surprenant.

Le suspense aura duré jusqu'à la dernière minute: c'est un film programmé hier qui a reçu le soir même le Léopard d'or 1993. «Ma vie sur le bicoque», d'Ermeke Shinarbaev (Kazakhstan), un quatrième long métrage, fait le portrait d'un jeune homme ayant perdu toute foi en l'existence et s'accrochant à quelques plaisirs simples ainsi qu'à la voix de la Callas. Ce succès d'un cinéaste d'Asie centrale se complète par un Léopard d'argent attribué au Géorgien Dito Tsintsadze («Poussé à la limite», un premier long métrage). Tout comme le précédent, ce film décrit une situation désespérée, avec le même genre d'atmosphère lyrico-poétique, laquelle a dû vraisemblablement séduire le jury. Celui-ci a résolument tourné le dos à une œuvre comme «Bahji on the Beach», de l'Indo-Anglaise Gurinder Chadha (qui doit se contenter du Prix du jury oecuménique). Surprenant aussi le troisième prix attribué à «Travolta et moi», de la Française Patricia Mazuy, ainsi que le Prix d'interprétation féminine remis à Valeria Bruni-Tedeschi pour «Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel», de Laurence Ferreira Barbosa, où l'actrice se donne beaucoup, mais sans qu'il y ait un véritable travail de composition. Plus justifié, en revanche, le Prix d'interprétation masculine à Andrey Eisermann qui, lui, crée vraiment un personnage, celui de Kaspar Hauser dans le film de Peter Sehr (All.) consacré à cette



Andrey Eisermann, lauréat ex aequo avec Valeria Bruni-Tedeschi du Léopard de bronze pour l'interprétation dans «Kaspar Hauser», de Peter Sehr.

Cinepool

mystérieuse figure de l'histoire du pays de Bade.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas, cette année, de film marquant auquel attacher immédiatement l'étiquette «hors du commun». L'ensemble de la sélection était de qualité honorable. Un resserrement des exigences devrait accroître l'intérêt de la compétition, où nous avons remarqué l'excellente tenue de «L'écrivain public», du Veveysan Jean-François Amiguet. Un film charmant

et plaisant. Mais le jury principal s'est laissé convaincre par d'autres sirènes. A ce propos, il est bon de signaler que parmi les Léopards de demain, le jury de ce concours-là a découvert une petite merveille venue de Kirghizie, «La balançoire», d'Aktanbek Abdykalykov. Comme quoi le vent d'Est programmé a tenu ses promesses jusque dans les palmarès.

Un festival riche en sections et en propositions — si riche

d'ailleurs qu'il n'est pas possible de tout suivre. Un festival qui mélange les époques et les genres et se veut bouillon de culture. L'idée est attrayante, mais certainement trop ambitieuse pour une manifestation de si courte durée. Le public a répondu présent en masse — la barre des 100 000 spectateurs a été franchie pour la deuxième fois. Un succès pour les organisateurs.

Claude Vallon □

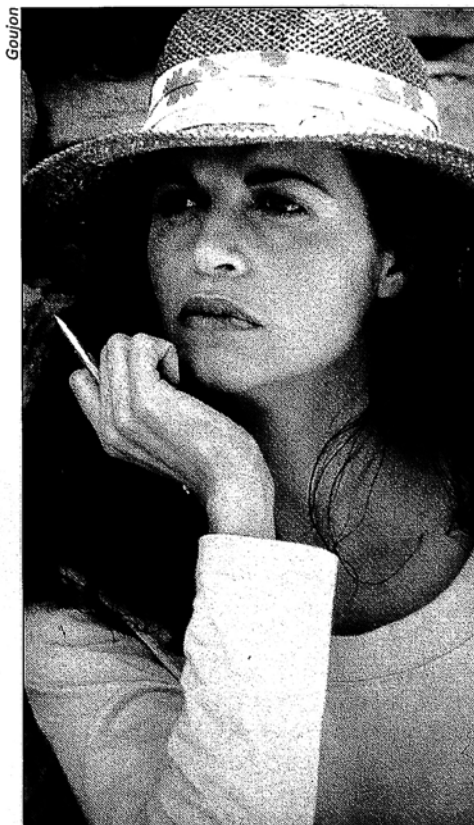
Le cinéma de l'Est, prince de Locarno

Passé de l'assistance étatique à la loi du marché, le cinéma de la CEI est en plein chambardement. Ce qui ne l'empêche pas de rafler l'or et l'argent.

Via les écrans du festival du film de Locarno, les regards étaient cette année tournés vers l'Est, et plus précisément vers la CEI. Dès l'ouverture, la cinéaste belge Chantal Ackerman avait donné le ton, en présentant son périples vers Moscou, dans un «monde au bord du gouffre». Un film sans commentaire, sobrement intitulé «D'Est». Dans la section des Léopards de demain défilèrent ensuite pas moins de 32 courts et moyens métrages en provenance de presque tous les Etats de l'ex-URSS. Enfin, au dernier jour du concours, le choix du jury confirma la tendance. Le Léopard d'or allait à «Ma vie sur le bicorné», d'Ermekek Shinarbaev (déjà convoité par les sélectionneurs de Cannes et Venise) et le Léopard d'argent à «Poussé à la limite», de Dito Tsintsadze. Le premier vient du Kazakhstan, le second de Géorgie.

Art forcément coûteux, le cinéma a vite ressenti les conséquences de l'effondrement des structures communistes. Selon le critique Andreï Plakhov, ancien secrétaire général de l'Union des cinéastes rencontré à Locarno, «on est passé en moins de cinq ans d'une situation où l'Etat était à la fois censeur et financier à une situation où on a la liberté mais plus d'argent. Alors où le trouver? La question est nouvelle pour les réalisateurs russes.» Par nécessité, ceux-ci apprennent alors à jongler avec les producteurs, les investisseurs privés, les sponsors. Ils découvrent aussi le système de coproduction avec l'étranger. Mais cette nouvelle situation ne va pas sans inquiéter certains journalistes russes qui parlent de «situation tragique», de «septième art paralysé». Pour Andreï Plakhov, plus serein, «la pression commerciale a remplacé la pression idéologique. Dans les deux cas, on trouve le même petit pourcentage de bons films.»

Reste que les changements politiques ont entraîné des changements de valeurs, de thèmes et d'options esthétiques. «En



Anna Galiena dans «L'écrivain public», de Jean-François Amiguet

Zoom sur le palmarès

Dans les pronostics des critiques et des spectateurs assidus, trois films apparaissent fréquemment. «Travolta et moi» de Patricia Mazuy, qui raconte un amour adolescent dans les années 70, a finalement reçu le Léopard de bronze. «Bahji on the Beach», comédie sur l'Angleterre vue par une communauté de femmes indiennes, a valu à Gurinder Chadha un prix du jury œcuménique. Enfin, «L'écrivain public», de Jean-François Amiguet, qui esquisse avec une extrême sensibilité les incertitudes sentimentales d'un couple en rupture, a obtenu une mention spéciale ainsi que le prix du jury des jeunes.

voulant être commerciaux, de plus en plus de films deviennent vulgaires en introduisant des séquences érotiques et violentes. Ou alors, pour obtenir une coproduction, de nombreux réalisateurs font des compromis artistiques en voulant plaire à l'étranger.» Un peu coincés entre les attentes artistiques de l'Ouest (notamment dans les festivals) et les nouvelles demandes de leur public qui a découvert à la télé l'ivresse des films hollywoodiens et des soaps brésiliens, les jeunes réalisateurs «post-soviétiques» savent au moins ce qu'ils ne veulent plus. «Ils veulent ne plus entendre parler politique, être indépendants, explique Plakhov. On le voit dans les films. Notre cinéma est moins engagé socialement qu'avant. On préfère les jeux esthétiques. On aborde aussi les questions existentielles, privées, en réaction aux années précédentes. C'est un nouveau souffle pour une nouvelle génération.»

En évoquant dans son film le vide moral de son jeune «héros» qui fume des joints, boit des bières et écoute la Callas, Ermekek Shinarbaev se défend d'avoir voulu faire un film «sur la jeunesse actuelle du Kazakhstan», à tendance sociologique. Il a préféré réaliser un film «sur la vie d'un homme», ce qui, selon lui, est certainement plus responsabilisateur. C'est à peu près le même souci que l'on retrouve chez Dito Tsintsadze. En suivant les indécisions de son héros dans le contexte d'une guerre civile imminente, le réalisateur géorgien déclare n'avoir pas cherché à faire un film politique et ne pas traiter d'un pays en particulier. Son idée était de montrer que «chaque vie humaine est cent fois plus importante et plus précieuse que n'importe quelles convictions politiques ou religieuses». En primant ces deux films, le jury de Locarno a peut-être aussi indiqué des balises pour le cinéma de la CEI en pleine tourmente.

Pierre-Yves Borgeaud

nen. Eine grosse Eröffnungspremière wäre für das Schweizer Kino und seine Ausstrahlung im Ausland wichtig gewesen. Offizielle Absage-Begründung des Festivals: Der Film sei für die Piazza ungeeignet gewesen, weil er zu viele erotische Szenen enthalte.

Aber auch von den in der offiziellen Sektion «Schweizer Filme 93» gezeigten Beiträgen waren bis auf zwei alle schon in Solothurn, im Kino oder im Fernsehen zu sehen. Die beiden einzigen in dieser Sektion gezeigten Premieren fanden an den beiden ersten Festivaltagen um neun Uhr morgens statt, vor fast leeren Zuschauerreihen. Immerhin, sagte Dieter Gränicher, der sein NEAT-Dokument «Transit Uri» vorstellte, habe die Presse im Saal gesessen. Und Cyrill Schläpfer hat seinen Musikfilm «Ur-Musig» nach Locarno im Luzerner Open-Air-Kino noch einmal «uraufgeführt», mit seinen Hauptdarstellern, den Musikern und vor einem grossen Publikum, wie es sich für eine richtige Premiere gehört.

Der Schweizer Spielfilm kam in Locarno dann doch noch zu seinem Recht: Im Wettbewerb bewarben sich gleich vier Schweizer Autoren um einen den begehrten Leoparden. Während der Bündner Dino Simonetti mit «La rusna pearsa» das Vorurteil, dass ein Schweizer Filmautor über mehr Selbstüberschät-

Zu erotisch: «Der Grüne Heinrich» von Thomas Koerfer



zung denn kreatives Potential verfüge, bestätigte, zeigten die in Köln lebenden Brüder Fosco und Donatello Dubini, dass stetige seriöse Arbeit und kluge Einschätzung der eigenen Fähigkeiten zum Erfolg führen kann: Ihr erster Spielfilm «Ludwig 1881» ist ein ambitionierter, aber in jeder Phase beherrschter und damit geglückter Versuch, mittels einer rigoros reduzierten Form einen intellektuellen Inhalt sichtbar zu machen, ohne dass dabei die Sinne zu kurz kommen.

Eine wahre Perle hat schliesslich Jean-François Amiguet nach Locarno gebracht: Sein Film «L'écrivain public», als

Uraufführung am Nachmittag des letzten Festivalsonntags, als viele Besucherinnen und Besucher auf der Heimreise waren – also de facto ausserhalb des Festivals programmiert – ist ein Glücksfall für den Schweizer Film: Amiguets Gespür für Rhythmus und Dramaturgie ist beinahe meisterhaft, und die Auswahl und das Führen seiner Darstellerinnen und Darsteller sind zumindest vorbildlich. Man spürt das Suchen nach seiner Ästhetik und dem richtigen Ausdruck, und man ist gerne bereit, mit den Figuren zu leiden. Emotionen im Film und nicht in der Filmpolitik, so sollte es doch sein. ■

Hier können Sie ZOOM kaufen:

Altdorf: Cinéma Leuzlinger **Amriswil:** Kino Flora **Basel:** Kino Atelier, Kino Camera, Kino Hollywood, Buchhandlung Sphinx, Buchladen Theaterpassage, Kino Eldorado **Berlin:** Bücherbogen **Bern:** Buchhandlung Stauffacher, Kellerkino, Kino Capitol, Kino Camera, Kino Club, Kino Movie **Biel:** Kino Apollo, Kino Lido, Kino Rex **Chur:** Kinocenter **Frick:** Kino Monti **Hamburg:** Buchhandlung Von der Höh **Kloten:** Kino Claudia **Liestal:** Kino Sputnik **Luzern:** Kino Atelier, Kino Limelight, Restaurant Movie **Männedorf:** Kino-Videothek Wildenmann **Neuhausen:** Cinéma Central, Cinéma Cinévox **Rapperswil:** Cinéma Leuzinger **Reinach:** Atelierkino **Romanshorn:** Kino-Videothek Modern **Schaffhausen:** Cinéma City **Stuttgart:** Buchhandlung Wendelin Niedlich **Thun:** Kino Rex **Thusis:** Kino Rätia **Uster:** Kino Central **Wattwil:** Kino Passerelle **Wien:** Satyr-Filmwelt **Winterthur:** Kino Loge **Zug:** Kino Gotthard **Zürich:** Kino ABC, Kino Alba, Filmpodium, Filmbuchhandlung Rohr, Antiquariat im Seefeld, Buchhandlung Howeg am Waffenplatz ■



Zerrbilder europäischer Männer aus palästinensischer Sicht: «L'ordre du jour» von Michel Khleifi.

(Bild Pressedienst)

Männerleiden, Männerträume

Schlussbericht vom 46. Internationalen Filmfestival von Locarno

Überfrachtet wie das ganze Festivalprogramm war auch das Abschlusswochenende: allein sechs Wettbewerbsfilme an zwei Tagen. Wir greifen drei heraus, die im französischsprachigen Raum spielen und von der Schwierigkeit der Beziehungen handeln.

■ VON WALTER RUGGLE

Frauenprobleme haben sie, diese mittel-europäischen Männerkreaturen. Wehren sich die Frauen, schreien auf wie Martine in «Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel» von Laurence Ferreira Barbosa, so verunsichern sie die Männer, machen sich bei ihnen unbeliebt. Sind sie aber abwesend wie die Ehefrau von Martin K. in Michel Khleifis «L'ordre du jour», so träumt der Mann von ihnen, sehnt er sich nach ihnen und will nicht begreifen, dass er alleingelassen wurde mit dem Bestreben, irgendeiner Normalität zu entsprechen.

Das Bild der Frau aber bringt der Schweizer Jean-François Amiguet in «L'écrivain public» auf den Punkt: Sein Mann heisst Jacques, und er wünscht sich, dass seine ehemalige Lebensgefährtin sowohl Geliebte als auch Schwester, schöne Nachbarin, Mutter und Göttin in einem wäre, so, wie er sie gerade braucht, wie er sich das gerade vorstellt. Nachdem die Liebe verpasst ist, meint Jacques, müsste die Liebe erst richtig beginnen.

bild aus Mitteleuropa fährt ein. Es zeigt Menschen, die zu Figuren ohne eigene Psychologie wurden, Menschen, die höheren Ordnungen zu genügen haben in einer durch und durch technisierten und bürokratisierten Umwelt.

Das Leben dreht sich hier nicht mehr um die Natur, es dreht sich um die Struktur, in die der Mensch es gezwängt hat.

Architektur und Rhythmus

Bleibt Ferreira mit all ihren Grautönen nah am Alltag, so besticht Khleifi mit der Künstlichkeit seiner Szenerien. Alles befindet sich permanent im Umbau, der Umbau selber aber verschlingt die ganze Arbeitskraft. Zu mehr reicht es nicht. «A tout à l'heure» klingt gleich wie «A toute allure»: Tempo ist alles. Der Wahnwitz in Khleifis Film resultiert aus einer fundamentalen Beobachtung: Martin K. ist ein lebenswerter Kerl, der sich einmal einspannen liess und nie mehr eine Frage

das Aussergewöhnliche. Seine Tragödie: Er glaubt es zu haben.

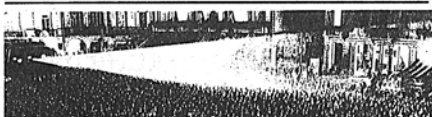
Amiguet gehört unter den Schweizer Filmern zu den Präzisen in Sachen Mise-en-scène; das hat er uns schon in seinem letzten Spielfilm «La méridienne» eindrücklich vor Augen geführt. Er setzt in Szene, sucht in seinem Mikrokosmos mit der Kamera ab. Das wirkt bisweilen unterkühlt, entspricht aber durchaus dem Thema. «S'envoler sans s'affoler» lautet der Titel eines Buches, das sein Bruder Jacques im Flugzeug liest. Aus Liebe hat er das gefährdete Transportmittel endlich doch bestiegen. Von der Frage, ob es in der Liebe keinen Weg gibt abzuheben, ohne verrückt zu werden, handelt Amiguets Film.

DIE PREISE

Goldener Leopard: «Azghyin Ushtykzyn Azaby» von Ermeke Shinarbaev, Kasachstan.

Silberner Leopard: «Zghvardze» von Dito Tsintsadze, Georgien.

Bronzene Leopard: «Travolta et moi» von Patricia Mazuy, Frankreich. – Valeria Bruni-Tedeschi als beste Darstellerin in «Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel» von Laurence Ferreira Barbosa, Frankreich. – André Eisermann als bester Darstel-



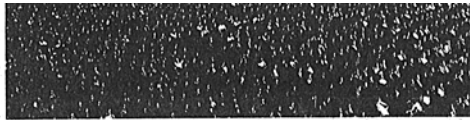
Formal verschiedene Wege

Die drei Filme sind formal grundverschieden. Khleifi, der seit vielen Jahren in Brüssel lebende Palästinenser («Les noces en Galilée»), setzt mit künstlichem Dekor aufs Phantastische. Amiguet arbeitet mit der Mise-en-scène, mit der Kamera tastet er sein Verhalten inszeniertes Theater der Gefühle ab. Ferreira schliesslich, die Frau im Trio, bleibt als einzige betont realistisch und in der Direktheit – sie setzt mehrmals auf die Handkamera – auch schonungslos. Wenn einer der drei Filme schmerzt, dann der ihre, wo die Frau auf die Routinefrage, ob es ihr gutgehe, mit der unerwarteten und natürlich unerwünschten Antwort entgegnet: «Non, ça va pas du tout.»

Ferreiras Martine erträgt die normale Welt nicht mehr, den Beziehungsver-schleiss, den Lärm, das Regenklima, den Zwang zu Nettigkeiten, wo sie doch ab und zu mal einem dieser Hornochsen ganz einfach ins Gesicht spucken möchte. Ausgerechnet bei den Ausgegrenzten, den sogenannten Abnormalen in einer psychiatrischen Wohngemeinschaft findet Martine vorübergehend Halt.

Mitteleuropa als Bürotrakt

Was ist denn normal? Auch Michel Khleifi stellt diese Frage. Er versucht als einer, der aus einem anderen Weltteil nach Europa kam, ein Bild von dem zu entwerfen, was ihm am Leben in Europa auffällt. Der Filmemacher hütet sich, auf Realismus zu setzen, er setzt für einmal aufs Metaphorische. Die einzigen Szenen, die in «L'ordre du jour» normal erscheinen, sind jene raren Momente zu Hause, in denen der von der Frau verlassene Vater mit dem auf Kafka verweisenden Namen Martin K. allein ist mit seinem Sohn Jonas. Khleifis Spiegelzerr-



Filmfestival Locarno

stellte. Ab und zu dreht eine Kollegin durch im Verwaltungsgebäude, dann und wann stirbt ein Kollege, eingeklemmt zum Beispiel im Fahrstuhl, der bekanntlich nach oben wie nach unten führt. Khleifi schafft das Undenkbare: Er prangert den Überhang zur Bürokratie voller Poesie an.

Flugangst

Jacques, der liebesunschlüssige Mann in Jean-François Amiguets Spielfilm «L'écrivain publique» zieht das Treppensteigen der Fahrt im Lift vor. Er hat Angst vor der Enge, Angst vor dem Absturz, Angst vor den reissenden Stricken. Er fliegt auch nicht, bleibt lieber am Boden, oder, mit dem Titel von Ferreira gesprochen: Als normaler Mann fehlt ihm

ler in «Kaspar Hauser» von Peter Sehr, BRD.

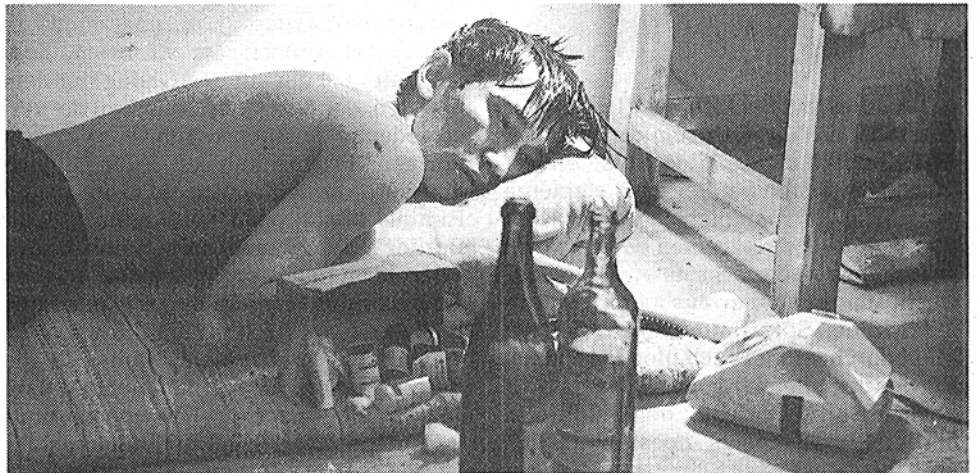
Besondere Erwähnung: «Beijing Zazhong» von Zhang Yuan, China.

Ökumenische Preise: «Bahji On the Beach» von Gurinder Chadha, Grossbritannien. – «L'écrivain publique» von Jean-François Amiguet, Schweiz. – «Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel» von Laurence Ferreira Barbosa, Frankreich.

Spezialpreis Swissair/Crossair: Mijke de Jong für «Hartverscheurend», Niederlande.

Piazza-Publikumspreis Philip Morris: «Xiyao – The Wedding Banquet», Taiwan/USA.

Jury des Jeunes: «L'écrivain publique» von Jean-François Amiguet, Schweiz. – «Bahji On The Beach» von Gurinder Chadha, Grossbritannien. – «Hartverscheurend» von Mijke de Jong, Niederlande. (TA)



«Azghyn' Ushtykzyn Azaby» von E. Shinarbaew: Null-Bock in Kasachstan.

«L'écrivain public»

LIEBESBRIEFE AUF BESTELLUNG

Der Westschweizer Filmemacher Jean-François Amiguet präsentiert mit «L'écrivain public» den Abschluss einer Trilogie. Im Filmposium sind auch die andern Teile «Alexandre» und «La méridienne» zu sehen.

«Entsetzlich, grauenvoll!» Nur die letzten fünf Minuten seines neuesten Films hat sich Jean-François Amiguet bei der Pressevorführung im Filmposium nochmals angeschaut, und schon ist er wieder voll drin: Fanny (Anna Galiena) und Jacques (Robin Renucci), zwei, die sich lieben, aber weder zusammen noch getrennt sein können. Der Körper des Regisseurs nimmt unwillkürlich die Haltung des Protagonisten ein, gleichzeitig Nähe und Distanz suchend, als ob es seine Geschichte wäre. Genaugenommen präsentiert er ein Happy-End: «Jacques wird zu Fanny, indem er die Seele dieser Frau heiratet». Amiguet entschuldigt die gefühlvolle Wortwahl. Auch Fanny übernehme Teile aus Jacques' Rolle des ironischen Zweiflers. So könne die Beziehung weitergehen.

Warum die Kommunikation zwischen den Partnern so lange gestört war, stellt Amiguet in genau beobachteten Situationen dar: Die Zeit nach der Trennung, die bleibende Nähe, Jacques' Versuch der Rückeroberung. Amiguets Paar ist mit seinen komplizierten Gefühlshaushalten und Ängsten hundertprozentig von heute. Jahrelang hat es sich geliebt – dann ein Missklang, Diskussionen und eine emotionale Kopfgeburt. Die paradoxe Idee einer gemeinsamen Trennung führt zu getrennten Haushalten bei minimaler Distanz: Die beiden wohnen einander direkt gegenüber. Der Fluglotse Jacques hat Angst vor dem



Falsche Paare: Fanny (Anna Galiena) diniert mit dem «écrivain public» . . .



. . . Jacques (Robin Renucci) parliert mit Freundin Martine (Florence Pernel).

ZÜRICH, FILMPODIUM

Fr 8.30 h, So 2.30, Di 8.30, Do 6 h

FILMTREFF, STADELHOFERSTR. 12

Do 8 h: Gespräch mit dem Regisseur

Fliegen. Mit technisch-rationalen Dingen hat er keine Mühe. Doch die Gefühle streiken zuweilen. Deshalb heuert er einen Schreiber an, der ihm seine Frau durch poetische Briefe ohne

Absender zurückbringen soll. Doch der fingierte Verehrer fängt tatsächlich Feuer. Das Motiv der missbrauchten Liebesbriefe hat etwas Altertümliches. Der wortgewaltige «Cyrano de Bergerac» kommt einem in den Sinn oder die köstliche Veräppelung bürgerlicher Gefühlsduselei durch Gottfried Keller. Die Assoziation führt auf alle Fälle in vergangene Zeiten, erinnert an gespitze Federn und Pergamentpapier. Der Filmemacher katapultiert den «öffentlichen Schreiber» als Relikt einer verschwundenen Kultur in die Gegenwart, genauer: in eine Zeit, in der automatische Telefonbeantworter zum Zeichen einer unmöglichen Kommunikation geworden sind. «Schreiben ist heute beinahe zu einem Akt des Widerstands geworden», sagt Amiguet. Der Filmemacher als Nostalgiker? Amiguet: «Ich weiss nicht recht, ob ich nostalgisch bin. Doch ich liebe die aktuelle Epoche nicht besonders. Ich versuche mich mit dieser Art von Kino der Hässlichkeit der Welt zu widersetzen; durch die Schönheit der Gefühle und der französischen Sprache. Es ist auch ein Film über den Dialog.»

Dabei ist der Film nach dem Script von Amiguets langjähriger Drehbuchautorin Anne Gonthier keineswegs geschwätzig. Landschaft und Architektur werden durch die

sorgfältige Kadrierung (Kamera: Robert Alazraki) ins gefühlsmässig stimmige Licht gerückt. «Schönheit ist Glücksversprechen», so Amiguet. «Die Suche nach dem Glück ist das Grundthema meiner drei Filme, von «Alexandre» über «La Méridienne» bis zu «L'écrivain public.» Und warum hat das Schöne bei Amiguet Züge einer vornehmen Welt von gestern? Amiguet: «Die Erinnerung lügt. Wenn man sich der Vergangenheit zuwendet, greift man nur die besten Momente heraus. Das ist auch bei einer Liebesgeschichte so.» SABINA BRAENDLI

PRESSE FRANCE

L'Ecrivain public



Comédie dramatique de Jean-François Amiguet. Avec Anna Galiena, Robin Renucci, Florence Pernel, Laurent Grévill.

Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena) se sont beaucoup aimés, puis se sont séparés, simplement parce que Fanny est



Robin Renucci et Anna Galiena.

une fonceuse et que Jacques a peur de s'engager. Ils continuent à se voir, mais les mots ne sont plus les mêmes. Quand Jacques apprend le départ pour l'étranger de son ex-femme, il décide de la reconquérir, de lui écrire les mots d'amour qu'il n'a jamais su dire. Seulement voilà, il ne sait pas écrire. C'est pourquoi il s'adresse à Michel (Laurent Grévill), un écrivain. Il lui demande de rédiger les plus belles lettres d'amour. Mais on ne joue pas avec les mots, ni avec les sentiments... Une très émouvante histoire de cœur entre deux personnages étranges et fascinants. Des dialogues de toute beauté, soulignés par la musique originale de William Sheller (Auvidis), et magnifiquement servis par deux acteurs, Robin Renucci et Anna Galiena. Pour ceux qui savent encore s'émerveiller devant un beau récit.

●
P.M.

Cinéma**L'Écrivain public** ★★

*de Jean-François Amiguet,
avec Robin Renucci, Anna
Galiena, Laurent Grevill*

Depuis quelques mois, Jacques et Fanny se sont séparés après sept ans de mariage. Mais s'ils étaient incapables de vivre ensemble, il leur est impossible de vivre l'un sans l'autre. Jacques, par jeu autant que par tendresse, invente un stratagème pour réveiller chez Fanny un état de femme aimée et désirée : il demande à un écrivain public de lui adresser des lettres



**Anna Galiena et Robin Renucci :
un jeu dangereux.**

passionnées. Ce badinage épistolaire, ce jeu dangereux de l'inconnu et du mystère ne restent pas sans conséquences. Mais, comme dit l'un des personnages : « *Aimer, cela ne regarde personne, pas même l'autre.* » De bons dialogues, intelligents et sensibles, et une excellente distribution.

NICOLE MANUELLO

**« L'ÉCRIVAIN
PUBLIC »****de Jean-François Amiguet**

Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena), séparés il y a un an, continuent à se voir tous les jours car ils sont voisins. Fanny vivant mal cette « fausse » rupture, Jacques lui envoie des lettres d'amour anonymes qu'il commande à un écrivain public (Laurent Grevill). Ce jeu entraînera Jacques plus loin qu'il ne le pense... Un film sur la complexité des rapports amoureux servi par l'interprétation des comédiens et la musique originale de William Sheller.

L'écrivain public

*de Jean-François Amiguet,
avec Robin Renucci et Anna
Galièna*

★ «*Séparons-nous, mais ensemble*», avait dit Jacques à Fanny. Manière de mettre un terme à sept années de vie commune, sans se perdre. Manière aussi de pouvoir de nouveau rêver à un amour parfait. Et finalement de se quitter pour mieux se retrouver. Quant à Michel, l'écrivain public, il sera le complice involontaire d'un jeu épistolaire qui obligera Jacques à enfin avouer son amour pour Fanny. Un film élégant, ludique, ostensiblement littéraire, au risque parfois de devenir verbeux, et où Jean-François Amiguet traque avec minutie les incessantes contradictions de ses personnages. La preuve que, tout en œuvrant à l'ombre de Rohmer ou de Truffaut, le réalisateur de *La Méridienne* est devenu un auteur digne d'intérêt...

F.T.

N°519

Cinéma⁹³

Du 1er au 15 novembre 1993 - 10 F



L'Écrivain public. Après sept ans de vie commune et un an de séparation, Jacques (Robin Renucci) aime toujours Fanny (Anna Galiena), mais ne peut lui avouer. Il décide alors de la courtiser par l'intermédiaire de Michel, un écrivain public (Laurent Gréville). Mais Fanny comprendra vite le manège de celui qu'elle aime, Jacques. Même si l'espace d'un soir, elle laissera aller son cœur vers Michel, devenu amoureux d'elle...

Malgré une apparente complexité, ce mélodrame dramatique, dernier volet d'une trilogie (*Alexandre et la Méridienne*) reflète les mœurs de la Suisse romande protestante dont est issu le réalisateur, Jean-François Amiguet. Mœurs qui font le charme et l'intérêt du film.

La mise en scène se lit à travers des couleurs chaudes et douces du début de l'automne. La notion de voyage est sous-jacente : Jacques est aiguilleur du ciel, Fanny envisage de partir en Grèce pour ses fouilles archéologiques. Des voyages synonymes de fuite, comme celle de Jacques devant l'amour. Michel parviendra finalement à réunir Fanny et Jacques. Comme quoi, la vie ne tient quelquefois qu'à une plume. **Sortie le 10 novembre. Mathilde Mansoz.**

Le film : un amour par correspondance

Séparés depuis un an après un septennat de vie commune, Fanny (Anna Galiena) et Jacques (Robin Renucci) sont l'exemple type du couple désassorti. Aiguilleur du ciel, il passe ses journées dans sa tour de contrôle. Nocturne, secret, volontiers badin, c'est un comédien des sentiments catégorie fuite en avant. Archéologue, elle officie en plein air, franche de rapports, solaire de tempérament, violente à l'occasion. Comme dans ce phénomène céleste où le Soleil côtoie la Lune, ils vivent l'un en face de l'autre. Ni ensemble ni vraiment indépendants. Mais voilà que le projet de Fanny de partir travailler à l'étranger menace ce fragile équilibre.

Jacques mandate alors un écrivain public (Laurent Grevil) pour lui écrire des lettres d'amour anonymes. Il convaincra celui-ci, caricature du grand bourgeois lettré, otage d'un couple qui communique à travers lui, de prendre sa place le jour de la rencontre fatidique. Si Jean-François Aminguet n'a pas fait dans la simplicité, son récit possède assez d'humour et de finesse psychologique pour sonner juste. Sous l'apparence d'un élégant marivaudage, le scénario s'applique à décrire les incertitudes amoureuses d'un homme d'aujourd'hui peu sûr de ses engagements. **M.S.**
L'Ecrivain public
de Jean-François Aminguet.



Robin Renucci
dans
«L'Ecrivain
public»
de Jean-
François
Aminguet.

patience. En réalité, les analphabètes et les immigrés fréquentent peu leurs cabinets, leur préférant les bureaux d'aide sociale. Le parcours de Chantal Lavergne illustre ce changement. Ancienne localière à *Ouest-France*, elle est aujourd'hui en contact avec 25 collectivités locales de l'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne. Elle rédige en vrac plaquettes d'accueil, bulletins municipaux, guides pratiques, éditoriaux et journaux de campagne politique. Cette belle réussite fait exception à la règle. Avec deux ou trois clients par jour en moyenne et un tarif horaire variant de 150 à 300 F, beaucoup flirtent avec le Smic les premières années.

Jean-Claude Aubry a mis plusieurs mois à constituer sa clientèle. En 1985, il quitte son poste de directeur commercial, une situation financière confortable, et regagne sa ville natale, Bourgoin-Jallieu, pour s'installer à son compte. «*Par amour de l'écrit, goût du service et de l'indépendance*», dit-il. Il traduit de la correspondance en anglais, met en forme des rapports de stage et tricote des sketches humoristiques. Son plus bel exploit est l'obtention d'une grâce présidentielle. «*Un jeune homme de bonne foi avait été manipulé et jeté en prison quelques mois pour escroquerie. A sa sortie, il avait trouvé un travail, une*

compagne et un appartement. Il aurait dû purger une seconde peine de huit mois qui aurait détruit tout ce qu'il avait acquis et aurait fait de lui un véritable délinquant. La grâce présidentielle que j'ai sollicitée est heureusement tombée quatre jours seulement après son incarcération.» Le ballot de souvenirs professionnels des écrivains publics déborde ainsi d'anecdotes tristes ou sémillantes. Tel ce quinquagénaire, logé chez sa mère, qui désire répondre à des annonces matrimoniales, certaines vieilles de plus de deux ans ! Avec Huguette Spitz, il en sélectionne trois parmi les plus récentes. «*La lettre finie, je la lui lis à haute voix. Je vois bien qu'il n'est pas content mais qu'il n'ose rien me dire. Je lui demande de me confier ses raisons. Il finit par me lâcher : "Pour vous dire la vérité, vous ne pensez qu'au pognon", alors qu'il n'avait pas encore été question des honoraires.*» Il avait tiqué à la phrase d'introduction : «*J'ai lu avec intérêt votre annonce.*» L'expression est biffée, remplacée par la formule «*avec attention*». Quand l'écrivain public rabiboche les membres d'une famille désunie, scelle les retrouvailles d'un couple en capilotade, enterre la hache de guerre entre voisins ou décroche un emploi pour un chômeur en fin de droits, c'est «*L'amour en danger*», «*Perdu de vue*», «*Mea culpa*», sans le strass et les paillettes des reality shows.

Chez bon nombre d'écrivains publics sommeille néanmoins le désir de passer la rampe de l'anonymat et de recouvrer le plein usage de sa signature. D'être reconnu par l'Etat. D'écrire des livres pour le public, celui des lecteurs. Huguette Spitz, chevalier des arts et lettres, a reçu en 1984 le prix de la Biennale azuréenne de Cannes pour son roman *Nos bons amis d'Anterrieux*. Quelques-uns gardent dans leurs tiroirs poèmes, nouvelles ou textes de chansons. Ces «*plumes de l'ombre*» voudraient aussi leur place au soleil.

Macha SÉRY

Les Ecrivains publics d'Huguette Spitz et Jean Mellot. Christine Bonneton éditeur, 234 p., 95 F. Académie des écrivains publics de France, fax : (16) 61.63.66.73.



B.O. FILMS

• **"L'écrivain public"**, musique originale de **William Sheller**, interprétée par le Quatuor Parisii et Huseyin Sermet. Superbe musique de chambre pour la bande originale du film de Jean-François Amiguet (voir rubrique "Grand Ecran"), avec, comme le confie le compositeur Sheller : "Mozart qui sonne franc, clair et positif, Schubert qui chante avec mélancolie et parfois dans des tonalités bémolisées qui



"éteignent" les cordes pour mieux parler de l'intérieur"...
(Travelling/Auvidis)

SE SEPARER ENSEMBLE

• **"L'écrivain public"**, film français réalisé par Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna

Galiena, Laurent Gréville, Florence Pernel.

Un film plaisant, qui parle essentiellement du couple des années 90. Une certaine pudeur pour décrire un état d'incertitude sentimentale quasi insupportable : je te quitte, mais je continue à te voir tous les jours, à jalouser ceux qui t'approchent et à surveiller tes fenêtres. Séparons-nous mais restons



ensemble. Essayons de nous aimer de loin mais tout près. Jouons avec les mots, changeons de rôle, transformons-nous en caméléon. Avouons que nous aimons, souffrons... mais sans nous engager!

Cinéma

Pléthore sur les écrans

Une pléthore de films en tous genres se bousculent sur les écrans aujourd'hui avec « Président d'un jour », une comédie avec Kevin Kline, et « Les marmottes », une comédie française avec une pléiade d'acteurs. A signaler, encore un film britannique qui tire son épingle du jeu, « Naked », prix de la mise en scène à Cannes, et plusieurs premiers films français, allemand, canadien parmi la douzaine de sorties.

□ « L'écrivain public »
de Jean-

François Amiguet. Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anna Galiena), séparés il y a un an, continuent à se voir tous les jours car ils sont voisins. Fanny vivant mal cette « fausse » rupture, Jacques lui envoie des lettres d'amour anonymes qu'il commande à un écrivain public (Laurent Grevill). Ce jeu entraînera Jacques plus loin qu'il ne le pense... Un film charmant sur la complexité des rapports amoureux servi par l'interprétation sensible des comédiens et la musique originale de William Sheller.

L'écrivain public



Jacques aime Fanny. Même s'ils sont séparés depuis un an. Il continue à l'observer, dans sa chambre juste de l'autre côté de la rue, à essayer d'exciter son intérêt, sa jalousie, son désir. Ne sachant trop comment faire pour la reconquérir, il décide de lui écrire, et pour cela s'adresse à un écrivain public, lui demandant d'écrire les lettres d'amour qu'il a envie qu'elle reçoive de lui. Mais les mots ont leur pouvoir, et Jacques va s'en rendre compte.

Du côté de Rohmer, Jean-François Amiguet trace avec subtilité une géographie des labyrinthes et des méandres du cœur. Son film sonne juste, par la grâce de ses interprètes (Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Grevill), et aussi par une tonalité, à la fois ironique et chaleureuse. (Le Club)

L'ECRIVAIN PUBLIC

Comédie sarcastique franco-suisse de Jean-François Amiguet avec Robin Renucci (Jacques), Anna Galiena (Fanny), Laurent Grevill (Michel), Florence Pernel (Martine). Durée : 1h22.



C'est l'histoire de Jacques et de Fanny qui, à force de ne plus s'aimer, s'aiment peut-être encore plus fort que jamais. Alors Jacques demande à Michel, un écrivain public, de conquérir sa belle par courrier interposé. Le marivaudage, sorte de jeux de l'amour version ciné, peut débiter. Très belle musique de William Sheller.

28.10 - 3.11

LA SEMAINE

CINEMA

Comédies d'amour

♥ L'Ecrivain public

de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna Galiena et Laurent Grévill Chez Amiguet, même quand on ne s'aime plus, on s'aime encore. Et quand on s'aime encore, on emprunte des chemins de traverse. C'est ainsi que Jacques, pour reconquérir sa Fanny, fait appel à l'écrivain public du titre qui évidemment se pique au jeu de l'amour. Et comme dans «la Méridienne», il y a un certain charme, une ambiance marivaudesque, et un peu trop de déco

CULTURE

La fureur de lire... au cinéma

La MJC Robert Martin nous propose la projection, en avant-première, du film "L'écrivain public", en présence de son réalisateur, Jean-François Amiguet. Elle sera également le relais d'un concours de nouvelles organisé sur le plan national.

Désireuse d'apporter sa contribution à l'opération "La fureur de lire", la MJC Robert Martin, en sa qualité d'exploitant du ciné Jean Vilar, organise, en collaboration avec le Centre Européen Cinématographique Rhône-Alpes et les Ecrans de la Drôme, la projection, en avant-première, du film, "L'écrivain public". Cette projection se déroulera, lundi, au ciné Jean Vilar, en présence du réalisateur suisse, Jean-François Amiguet qui signe, ici, son troisième long métrage.

LES PERSONNAGES, LEUR HISTOIRE

C'est l'histoire de Jacques (Robert Renucci) et de Fanny (Anna Galiena) qui, à force de ne plus s'aimer, s'aiment peut-être plus fort que

jamais...

Jacques a quarante ans. Séducteur et railleur, ironique et solitaire, il est toujours ailleurs, plus loin ou en retrait, parce qu'il a peur. Peur de dire, d'affirmer, peur de s'engager, de s'attacher, peur d'être touché, deviné. Il dit que l'amour c'est au-dessus de ses forces, que le bonheur, somme toute, c'est très surfait comme idée, que la vérité n'est jamais bonne à dire. Il vit ainsi dans le souriant désespoir de qui croit n'avoir rien à perdre.

Fanny est un peu plus jeune. Rieuse et mélancolique, charmeuse et soudain violente, elle aime vivre dans la lumière. Les entre-deux, les demi-vérités, la distance qui reste toujours entre deux êtres, tout ça lui fait mal. Elle croit à la grâce, à la beauté des choses, aux cadeaux de la vie. Elle a

toujours pensé que le malheur n'avait rien de fascinant, rien d'intéressant, que c'est seulement le prix à payer pour être heureuse à d'autres instants.

Après sept ans de vie commune, ils ont décidé de se séparer. Pour autant, ils continuent de se voir. Ils habitent même en face l'un de l'autre, ce sont les meilleurs amis du monde. Mais voici que soudain Fanny annonce son départ pour l'étranger. Et Jacques, dès lors, va tout mettre en oeuvre pour la retenir. Vivre avec elle il ne pouvait plus. Vivre sans elle il ne veut pas. Mais si se révélait à elle une nouvelle histoire, un nouvel amour, peut-être resterait-elle ? Il s'adresse alors à un écrivain public, à qui il demande de composer des lettres d'amour enflammées pour une belle inconnue que, prétend-il, il vient de rencontrer...

LE CINEMA EN NOUVELLES

Une très belle histoire assortie d'une superbe musique signée William Sheller. Le disque sera d'ailleurs disponible (en prêt) à la médiathèque Fanal qui proposera également une exposition d'ouvrages relatifs au cinéma. En attente d'un nouveau conservateur, elle a préféré, plutôt que de se lancer dans une opération d'envergure, s'associer à la MJC Robert Martin. Celle-ci sert, en effet, de relais à un concours

organisé par l'association française des cinémas d'art & d'essai, le centre national de la cinématographie et le centre national du livre. Ce concours vous sera présenté, lundi, lors de la projection du film "L'écrivain public". Il s'agit d'écrire une nouvelle ayant trait au cinéma, de quelque manière que ce soit. La meilleure nouvelle - une première sélection sera opérée sur le plan local - sera présentée devant un jury national qui décernera trois prix ; le premier prix étant un séjour pour deux personnes au festival de Cannes 1994, ainsi que la publication de la nouvelle gagnante dans un organe de presse.

Pour tous renseignements, téléphoner à la MJC Robert Martin au 75.72.02.66. ■

Petits mots d'amour

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

de Jean-François
Amiguet

France

1 h 22

A l'image de la musique de chambre composée par William Sheller, ce troisième long-métrage du Suisse Jean-François Amiguet est un film intimiste. Comment vivre ensemble quand on s'est quittés ? La question se pose à Jacques (Robin Renucci) et Fanny (Anne Galiena). Séparés depuis plusieurs mois, ils habitent néanmoins l'un en face de l'autre et continuent de se voir. Pour donner crédit à cette séparation, Jacques rencontre Martine (Florence Pernel). Cela ne l'empêche pas de continuer à jeter une chaussure contre le

volet de Fanny quand il veut la rencontrer. Contrôleur aérien victime du mal de l'air, l'homme, quand il était amoureux, avait aussi du mal à le dire. Il se décide à solliciter Michel (Laurent Grevill), écrivain public, dont le quotidien est fait de lettres aux créanciers de ses clients ordinaires. La petite musique du désir va se jouer sur plusieurs portées, celle de Jacques qui « invente » les émotions qu'il n'a pu, su dire à temps, celle de Michel, pour qui la destinataire de ces lettres d'amour anonymes est un pur objet de fiction pour le romancier qu'il est, l'occasion de jouer avec les mots. Mais Fanny est bien réelle.

M. G.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC
de Jean-François Amiguet

Amour en creux

Jacques, un aiguilleur du ciel claustrophobe (Robin Renucci), a quitté Fanny, sa femme archéologue et ravissante (Anna Galiena), il y a un an déjà. Ils ne cessent cependant de se voir, de se parler. Leur langage est châtié. A un moment Fanny dit, parlant de Jacques : « *Je l'ai beaucoup aimé.* » Et son interlocuteur lui répond : « *En français le passé composé a une fonction conclusive.* » Cela s'entend tous les jours.

Jacques donc ne se résigne pas à cette rupture. Il fait appel à un écrivain public (Laurent Gréville), blond comme un ange et meublé comme un PDG, pour envoyer des missives sagement enflammées à Fanny afin de la troubler par procuration. L'écrivain public, bien entendu, s'implique de plus en plus dans cette histoire d'amour en creux. Les lettres circulent, délicieuses. C'est difficile de « montrer » des lettres au cinéma. On voit quelqu'un, assis, un morceau de papier à la main, tandis qu'une voix off lit, en y mettant le ton. Un peu statique, prévisible, convenu.

Rien de brutal, de violent dans ce film épistolaire, pas de *Liaisons dangereuses*, plutôt des liaisons rêveuses. A la fin, on est en Crète. Jacques et Fanny sont réunis. Il exige d'elle un dernier mensonge. Elle le lui offre : « *Je t'aime.* » On a besoin parfois d'une petite bolée de charme suisse...

D. H.

BREVE RENCONTRE

Les instants volés de Robin Renucci



Robin Renucci. (DR.)

« Je fais un travail très éphémère, dit Robin Renucci, et j'aime cette ponctualité que demande l'éphémère : il faut être là dans l'instant, sinon le rendez-vous est manqué. Par contraste, cela donne le sens de la permanence, de l'éternité : c'est ce que j'aime retrouver quand je vais dans la montagne corse, où sont mes racines familiales : des arbres, des pierres, intouchés depuis des siècles, et qui ramènent à l'essentiel. »

Temps et lieux, le comédien en ressent toujours les nuances. Sur les écrans cette semaine, dans *L'Écrivain public*, de Jean-François Ami-

guet, il se souvient d'avoir tourné à Aix-les-Bains, « qui garde un romantisme lénifiant », cette histoire une peu décalée, « un peu d'une autre époque ». Un divertissement où il marivauda avec son ex-femme (Anna Galiéna), dont il ne parvient pas à se déprendre, par l'intermédiaire d'un écrivain (Laurent Grévill). « Ce sont les sentiments amoureux éternels, mais exprimés dans une langue particulière, très fleurie, pas du tout naturaliste. Amiguët est un délicieux hypocondriaque, plein d'angoisse et de phobies, mais avec beaucoup d'humour et de dérision envers lui-même. »

Changement d'univers avec Maurice Dugowson, sous la direction de qui Robin Renucci tourne actuellement *La Poudre aux yeux*, d'après un roman de Maurice Achard sur la manipulation médiatique. Il y interprète un journaliste conduit malgré lui à trafiquer un reportage : « Un problème très actuel, et une histoire très intense sur la vérité et le mensonge, la réalité et l'illusion. » Puis, Renucci partira pour le Vietnam tourner *Alexandre Yersin* de Jean Leduc, un grand film biographique consacré au disciple de Pasteur qui découvrit le bacille de la peste.

M.-N. T.

1 0 NOV. 1993

GLOBE
H e b d o

L'Ecrivain public, de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Grévil. Un couple divorcé continue à se fréquenter en toute amitié. Lui (Robin Renucci) en pince quand même encore pour elle (Anna Galiena), et demande à un écrivain public (Laurent Grévil), de l'aider à la reconquérir. Un *Je t'aime moi non plus* qui flirte avec le cliché. Mais un certain charme demeure.



D.R.

L'ECRIVAIN PUBLIC



Film franco-suisse de Jean-François Amiguet avec Robin Renucci (Jacques), Anna Galiena (Fanny), Laurent Grévill (Michel), Florence Pernel (Martine), Catherine Epars (Christine), Michel Etcheverry (le professeur), Philippe Vacher (le médecin), Xavier Masse (le monsieur), Monique Melinand (la dame), Valérie Maechler (la voisine). Scénario : Anne Gonthier. Images : Robert Alazraki. Musique : William Sheller. 1993. Couleurs. Durée orig. : 1 h 22.

Sortie prévue à Paris : le 10 novembre 1993.

C'est l'histoire de Jacques et de Fanny qui, à force de ne plus s'aimer, s'aiment peut-être plus fort que jamais... Jacques a 40 ans. Séduisant et railleur, ironique et solitaire, il est toujours ailleurs, plus loin ou en retrait, parce qu'il a peur. Peur de dire, d'affirmer, peur de s'engager, de s'attacher, peur d'être touché, deviné. Fanny est un peu plus jeune. Rieuse et mélancolique, charmeuse et soudain violente, elle aime vivre dans la lumière. Elle croit à la grâce, à la beauté des choses, aux cadeaux de la vie. Après sept ans de vie commune, ils ont décidé de se séparer...

Un homme et une femme se quittent mais s'aperçoivent très vite que vivre l'un sans l'autre est tout aussi difficile.

B I B A

Decembre 93 / N° 166

L'ÉCRIVAIN PUBLIC,
de Jean-François
Amiguet, avec Robin
Renucci, Anna Galiena,
Laurent Grevill.

Un homme (Robin Renucci), éloigné de l'épouse qu'il aime, Fanny (Anna Galiena) lui fait écrire des lettres d'amour par un écrivain public. Badinage sur une place de ville. Torture d'un homme élégant.

29 NOV. 1993

LYON MATIN - LE PROGRÈS

Sheller, couleur Schubert

William Sheller a composé une *"musique (de film) de chambre"* pour le film *« L'Ecrivain public »*.

Sheller avait déjà été courtisé par le cinéma, essentiellement pour des comédies, souvent en équipe avec les gens du Splendid. Changement de palette avec *"L'Ecrivain public"* de Jean-François Amiguet, tourné à Aix-Les-Bains.

Selon Sheller, *"Il a fallu essentiellement créer un climat, une atmosphère. Cela passait forcément par la musique de chambre. Amiguet m'a expliqué d'emblée qu'il voulait une partition qui évoque des compositeurs comme Mozart et Schubert. L'écriture défi-*

nitive s'est faite plus tard, sur la table de montage..."

Pour le compositeur Sheller, qui a toujours eu le souci de défendre une musique plus ambitieuse et subtile que la *dance music* pour fièvre du samedi soir, cette collaboration avec le cinéma lui a permis de concilier deux démarches importantes *"une création qui relève de la musique vivante, et l'utilisation d'instruments classiques qui sortent ainsi du cénacle des mélomanes."*

Et cela tout en jouant la carte de la discrétion et de l'humilité, à la demande du

réalisateur Amiguet, qui estime que *"la star du film, c'est le sujet et non pas la mise en scène, les acteurs ou la musique. J'adore le classique, mais, si j'en utilise, je construirai le film à partir de la partition existante et non l'inverse. Ici, la musique, comme tout le reste, est au service du scénario."*

F.C.

► *"L'Ecrivain Public", sur les écrans à partir de demain.*

FIGARO rhône-alpes



NOS RHONALPINS

Silence, on tourne !

« Il n'y a rien de plus proche du bonheur que le malheur... » ou le jeu de l'amour : c'est le sujet du troisième long métrage du réalisateur suisse Jean-François Amiguet. Un film qu'il a choisi de tourner et de présenter, en avant-première nationale, à Aix-les-Bains, la semaine dernière dans la nouvelle salle du cinéma Victoria – écran géant et son numérique – unique en Rhône-Alpes que son directeur, M. Roupioz a inaugurée pour l'occasion. Aix-les-Bains : un cadre qui rappelle à Jean-François Amiguet sa ville natale, Vevey. Daniel Toscan du Plantier, Savoyard d'origine, n'a pas manqué de souligner aussi sa passion pour la région.

Anna Galiena, Florence Pernel, Robin Renucci et Laurent Gréville, vous invitent dans le labyrinthe des sentiments imaginé par la scénariste, Anne Gonthier, sur une musique originale de William Sheller. « Et que reste-t-il après l'amour ? », interroge Robin Renucci. A chacun d'apprécier. ▼ C. L.